Illinois U Library

NUMÉRO 167

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LA RADIODIFFUSION FRANÇAISE

présente

MADELEINE ROBINSON
HÉLÈNE PERDRIÈRE
et
JACQUES DUMESNIL

dans

VIVRE ENSEMBLE

pièce en 3 actes de **Denys AMIEL**

avec

Marthe MERCADIER — **Christian FERRY**
Charlotte CLASSIS — **Yvonne FARVEL**
Janine WANSAR — **Louis ARBESSIER**
Jean CLARENS — **Gaetan JOR**
Germaine PARAT

Réalisation : René WILMET

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

MADELEINE ROBINSON, interprète du rôle de MADELEINE MONTAL

VIVRE ENSEMBLE

pièce en 3 actes
de DENYS AMIEL

Cette pièce a été créée par la RADIODIFFUSION FRANÇAISE le 15 octobre 1950, dans une mise en ondes de RENÉ WILMET et avec la distribution suivante :

(pour les rôles principaux)

Madeleine Montal ..... *Madeleine ROBINSON*
Hélène Savignol ..... *Hélène PERDRIERE*
Xavier Montal ..... *Jacques DUMESNIL*

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1954 by Denys AMIEL.

Supplément au N° 417 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

LE DECOR

Une grande pièce commune qui est meublée assez rustiquement sans spéciale personnalité. A droite, en pan coup
une fenêtre-baie assez large qui embrasse un magnifique panorama de collines et, en toile de fond lointaine, premie
contreforts alpestres. On comprend tout de suite que l'on vit beaucoup dans cette pièce. C'est là que le docteur don
ses consultations, mais on doit s'en servir aussi comme de salon.

Sur cette pièce commune donnent : à droite, une porte conduisant à la chambre conjugale et, à gauche, une por
donnant sur un petit salon où doivent attendre les gens pour la consultation.

Également sur cette pièce, à gauche, en pan coupé, donne une autre pièce genre laboratoire d'examen médical. O
en découvre d'ailleurs l'ensemble clinique ripoliné blanc : armoires, lit d'examen, sièges et tables émail et nickel.

La double porte centrale du fond donne sur un hall-vestibule assez important et meublé d'une belle commode ancienn
Dans le fond du hall, au-dessus de la commode ancienne, un petit vitrail de Vierge médiévale qui décèle aussitôt
goût des occupants.

Au centre de la scène, une belle table ancienne massive espagnole. Le long des murs, des rayons bas chargés
livres. A gauche, un important canapé de cuir. A droite de la porte d'entrée, un bahut rustique sur lequel sont pos
le téléphone et le carnet des messages. Deux fauteuils très confortables, style club anglais, encadrant une jolie chemin
rustique à droite, premier plan. Aux murs, des tableaux de paysages régionaux. Sur un petit meuble, un poste de rad
avec pick-up.

L'action se passe dans le village de Calzan, situé aux confins des Basses-Alpes, tout imprégné du charme alpest
à la fois et provençal. Ce village est établi sur une colline, il a une situation dominante. Le paysage est admirable et l
arrière-plans du Vercors sont assez grandioses.

A mes grands amis Maurice et Renée CHARLES-ALFRED, je dédie cette œuvre, dont leur admirable conscience professionnelle m'a inspiré les personnages ; l'intrigue étant, évidemment, de ma pure imagination.

D. A.

ACTE PREMIER

La porte du hall est grande ouverte. Madeleine assise sur une chaise examine la gorge d'un petit garçon du peuple à l'aide d'une cuiller.

MADELEINE. — Eh ! bien, mais elle va mieux, ta gorge ! Elle est superbe, ce matin !... Allons, on ne fera pas le ramonage pour aujourd'hui... Tu es content, hein ? que je ne te passe pas le pompon dans le bec ?

Sur la table du centre, flacon et tige cotonnée pour badigeons.

LE GARÇONNET. — Oh oui !

MADELEINE. — Tu n'aimes pas beaucoup ça, le goupillon ?

LE GARÇONNET. — Oh non !

MADELEINE, *elle éclate de rire.* — Bon. Montre voir ta langue ? Je dirai à ta maman de te faire prendre un flacon de sirop iodotanique. Après ta laryngite, ça te remettra sur pied. Tiens, dis-lui donc de venir me voir quand elle aura le temps. Attends, ouvre encore un peu. Tu as là une dent qui va tomber ; il en viendra une bien plus belle à la place, mais ne l'arrache pas toi-même, laisse-la faire toute seule. Bon ! tu as été bien sage... Pour la peine... *(Elle se dirige vers le meuble du hall d'où elle extrait une boîte de bonbons. Tandis qu'elle revient dans le salon, le téléphone retentit. Elle y va.)* Allô... Bonjour Emma... Ah oui ?... Non, le docteur est en course ce matin... Vous avez oublié, c'est vendredi. Il n'est jamais là le matin le vendredi ; et tous les après-midi de deux à cinq les autres jours, sauf samedi. Notez bien ça. Oui... Oui... mais ça ne vous fait pas trop mal ?... Non ! Je vois ce que c'est, je vois très bien. C'est inutile de voir le docteur, vous vous éviterez toujours une consultation. *(Elle rit.)* Il y a beaucoup de cas semblables en ce moment, ça tient à ce brouillard des matinées. Ecoutez un peu : faites-moi donc trois fois par jour des gargarismes à l'eau tiède mais qui aura bouilli, c'est essentiel.. Et vous jetterez dans l'eau la valeur d'une cuillerée à soupe de gros sel par litre d'eau. C'est bien compris ?... Bon. Je serais étonnée que ça n'aille pas bien mieux déjà ce soir... Avec plaisir. Au revoir Emma... De rien. *(Pendant cette conversation au téléphone, comme le fil du récepteur est très long elle est allée, en parlant, rectifier divers objets dans la pièce... les remettre en ordre. Elle avait atteint la boîte de bonbons sur la table du centre où elle l'avait posée et, tout en téléphonant, elle avait donné un bonbon au garçonnet.)* Tiens, tu en auras deux, tu les as mérités. Et en voilà un autre pour Suzanne, mais tu me promets bien de le lui donner ? *(De nouveau le téléphone retentit.)* Allô... Il sera là pour la consultation de cet après-midi. C'est Mme Montal qui est à l'appareil... Bonjour, monsieur... Très bien, merci. Est-ce que vous pouvez me dire de quoi il s'agit ?... Oui... oui... ah ! ça je crois qu'il est bien préférable que mon mari le voie lui-même... Aujourd'hui ?... Hum !... Vous ne savez pas ? Vous pourriez le conduire vous-même avec votre voiture, car il me semble que vous en avez une... parfait... Le Docteur le verrait cet après-midi et ce serait plus sûr. Et je vous avouerai que ça l'arrangerait, parce que je vois dans son livre de tournées qu'il ne va pas du tout dans votre direction, tantôt. Je vous en remercie beaucoup. Mais aujourd'hui exceptionnellement ne venez pas avant quatre heures, car jusque là il sera très occupé. Au revoir, monsieur. Merci. *(Au garçonnet :)* Va dire à Mme Marchevaux, qui doit être en train de bavarder à la cuisine, qu'elle peut venir. *(Le gamin sort, Madeleine passe dans la salle d'examen. Entre Mme Marchevaux.)* Je suis là, Zélie. J'apporte ce qu'il faut. Préparez-vous, défaites-vous la manche. *(Elle revient de la salle d'examen avec un flacon et du coton. Entre temps, Mme Marchevaux avait déboutonné sa manche et découvert un pansement. Madeleine a fait tout cela depuis le début avec une gentillesse, une bonne humeur, une diligence et une grâce exquises qui doivent tout de suite déchaîner la sympathie.)* Installons-nous ici à cause de ce maudit téléphone... car le matin il faudrait une personne pour répondre, tout exprès !... elle ne chômerait pas, je vous assure ! *(Elle défait le bandage de la femme, prend un peu de liquide du flacon et se met à lui masser l'avant-bras.)*

Il y a un autre poste dans le hall heureusement, mais Mariette a beaucoup à faire ce matin. Nous avons un ami de Paris à déjeuner ; alors j'ai mis la ligne ici et c'est moi qui réponds. *(Examinant l'avant-bras de la femme :)* Ah ! c'est bien désenflé !... Si j'avais appuyé comme ça lundi dernier ! *(A cette évocation la femme et Madeleine s'esclaffent de rire.)* Vous pouvez dire que vous l'avez échappé de peu de vous casser le poignet... Eh bien ! il aurait été content, le brave Emile, si vous lui aviez fait cette blague ! surtout que maintenant avec la cueillette des noix qui s'annonce, le moment eût été bien mal choisi. *(Et elle continue à masser l'avant-bras. Elle aperçoit Mariette qui traverse le hall au-delà de la porte grande ouverte.)* Mariette, écoute un peu. *(Le téléphone retentit.)* Tiens, tu arrives bien, réponds.

MARIETTE, *au téléphone.* — Allô... Bonjour, monsieur... Non... non... à partir de deux heures... *(Mais comme aussitôt énergiquement Madeleine lui fait des signes désespérés, elle ajoute :)* Voulez-vous attendre une seconde. *(Et elle couvre le récepteur pour dire à Madeleine :)* C'est M. Latour.

MADELEINE. — Qu'il ne vienne pas à la consultation aujourd'hui avant quatre heures et quart, parce qu'aujourd'hui Monsieur ne la commencera pas avant trois heures.

MARIETTE, *au téléphone.* — Mais je vous conseille de ne pas venir avant quatre heures et quart... pour ne pas attendre. Il y a beaucoup de monde avant... Bonjour, monsieur Latour.

MADELEINE. — Ça va... c'est ça, très bien, Mariette, c'est très bien. Oui, je voulais te demander... Est-ce qu'il reste encore une bouteille de ce vin blanc que nous a apporté l'autre jour M. Reillas ?

MARIETTE. — Trois, il en reste... trois.

MADELEINE. — Magnifique ! mets-en une à rafraîchir.

Mariette sort. Madeleine continue à masser. Presque aussitôt Mariette revient.

MARIETTE. — C'est Mme Claveau.

MADELEINE. — Fais-la entrer.

Elle commence à remettre le bandage de Mme Marchevaux. Mme Claveau entre.

Mme CLAVEAU. — Bonjour, madame Montal.

MADELEINE. — Bonjour, madame Claveau. Je suis à vous tout de suite, asseyez-vous.

Mme CLAVEAU. — Le Docteur n'est pas là ?

MADELEINE, *continuant son massage.* — Il ne va pas tarder, mais aujourd'hui j'aime mieux vous dire franchement — car avec vous je ne me gêne pas — qu'il sera très occupé. Il lui est tombé à l'improviste, débarqué ce matin à l'autobus, un de ses meilleurs amis de la Faculté de Médecine de Paris qu'il n'avait pas vu depuis quinze ans. Il était content, le Docteur, si vous l'aviez vu ! Il était fou de joie ! et il a emmené son camarade tout de suite dans ses courses. Et comme il en avait bien une demi-douzaine entre Caleas et Bergement, ils n'auront pas dû avoir beaucoup le temps de bavarder. *(A Mme Marchevaux :)* Je n'insiste pas pour aujourd'hui... Seulement c'est à vous maintenant à commencer de faire un peu de mouvement, un peu de mécanisme par vous-même. Oh ne soulevez pas de poids, bien sûr ! Et venez me montrer ça... voyons... vers cette heure-ci après-demain. Je vous ferai encore un petit massage et je crois qu'après ça ce sera presque terminé. *(Mme Marchevaux, ayant bien arrangé sa marche, s'en va en saluant.)* Au revoir, Zélie ; à lundi, je vous ai dit... *(A Mme Claveau :)* Alors, madame Claveau ?... Oui, je vous disais que le Docteur va vouloir consacrer un peu de temps à son ami de Paris et que cet après-midi il ne voudra guère s'occuper que des urgences.

Mme CLAVEAU. — Eh bé ! ça se comprend, d'autant que le Docteur, ici, il n'a pas beaucoup de distractions ; il nous donne tout son temps, le pauvre, on peut le dire ! Il a bien mérité quelques heures de vacances, té, pardi !

MADELEINE, *tout en rangeant.* — Et puis les hommes, vous savez, c'est un petit peu bavards aussi, quand ça s'y met !... ils n'ont rien à nous envier sous ce rapport...

Mme CLAVEAU, *s'esclaffant.* — Oui ! ça c'est vrai... quand ils s'y mettent ils nous dépassent encore... c'est bien vrai ! Mais le Docteur, lui, il a bien le droit ! Oh d'ailleurs moi, c'est pas pressé. C'est pour mon application électrique, toujours pour cette névrite de l'épaule... ça va mieux. Je venais à tout hasard.

MADELEINE. — Vous êtes ici chez vous et vous venez — c'est le cas de le dire — en voisin, quand vous voulez.

Mme CLAVEAU. — C'est vrai, j'ai presque que la rue à traverser. Mais vous savez, j'habiterais à cinquante kilomètres que je me dérangerais quand même exprès pour le consulter lui !

MADELEINE, *c'est devenu une habitude.* — Ça alors, c'est gentil.

Mme CLAVEAU. — J'ai donné à Mariette un melon. Qu'elle le mette bien au frais... Je le lui ai recommandé. Mais vous pouvez le manger pour ce midi, il est bien mûr, à point.

MADELEINE. — Il tombe bien ! Notre Parisien l'appréciera. *(Le téléphone sonne.)* Allô... Oui... Bonjour, madame Asselineau... Vous lui avez pris la température ?... 37,9 ?... Oui, c'est un peu de fièvre évidemment. Vous avez de la mauve dans votre jardin ?... En tout cas je sais que Marguerite Barsalou, votre voisine en a... Bon. Alors vous allez en faire bouillir pendant une petite demi-heure une poignée dans un litre d'eau et lui faire des bains de bouche d'un quart d'heure

quatre ou cinq fois dans la journée. C'est la seule chose à faire pour l'instant. Et téléphonez-moi demain matin... Voyons ! A bientôt.

Mme CLAVEAU. — Vous êtes à moitié médecin... Vous êtes presque aussi calée que le docteur peut-être.

MADELEINE. — Oh la la ! Vous voulez rire ! Eh bien, c'est une belle injure à l'adresse du Docteur ! S'il n'était pas plus fort que moi je plaindrais les malades du pays ! Qu'est-ce que vous dites là, madame Claveau !

Mme CLAVEAU. — Oh ! bien sûr, je me comprends... N'empêche, vous vous y entendez.

MADELEINE. — Oui... oui... je ne dis pas... A force d'observer on finit par apprendre, c'est forcé.

Mme CLAVEAU. — Mais vous devez avoir fait quand même des études, ça se voit. Vous ne pouvez pas dire le contraire.

MADELEINE. — Bien sûr... J'ai vu beaucoup; surtout j'ai observé. Il faut prendre intérêt à ce qu'on fait ; avec un peu de goût et d'attention on se sort de tout, allez ! Vous en feriez bientôt autant que moi.

Mme CLAVEAU, *s'esclaffant.* — Ah ! oui ! Pensez ! Ah ben alors ! Et l'intelligence, qu'est-ce que vous en faites ?

MADELEINE. — Evidemment il en faut un petit peu aussi, bien sûr. Si vous croyez qu'en regardant le docteur depuis quinze ans je n'ai rien appris ?

Mme CLAVEAU. — Pardi, vous êtes toujours là... vous le suivez un peu partout.

MADELEINE. — Oh non ! On ne peut tout de même pas dire que nous avons avalé la même ficelle. *(Mme Claveau s'esclaffe, Madeleine aussi.)* C'est rigolo, hein, cette expression ? Ça c'est encore la vieille Parigote qui est en moi.

Mme CLAVEAU, *sur sa fin de rire.* — Ah ben, ça, c'est rigolo !... Mais enfin souvent dans les tournées on vous voit l'accompagner.

MADELEINE. — Surtout pour les accouchements. J'avoue que je m'efforce de toujours l'accompagner, sans quoi il serait bien forcé de prendre une assistante.

Mme CLAVEAU, *pessimiste.* — Des assistantes ! j'en ai vu ! et il y en a de toutes, vous savez !

MADELEINE. — Comme dans toutes les professions. Pourquoi voulez-vous donc qu'il y ait des exceptions dans un corps de métier spécialement ?

Tout ce dialogue, sur un pied, pendant que Madeleine range et même essuie les meubles. Mariette survient.

MARIETTE. — C'est Mlle Eliard. Elle est là avec Georgette Larivière. Si ça ne vous dérangeait pas trop, elle dit qu'elle voudrait bien répéter sur le piano pour la grand'messe de dimanche. Mais seulement quelques minutes.

MADELEINE, *gagnant le hall.* — Entrez, Marguerite... entrez. Bonjour, Georgette.

Mme CLAVEAU. — Eh bien, moi, je vous laisse.

Elle sort.

MADELEINE. — Au revoir, madame Claveau et venez quand vous voulez, vous le savez.

Mlle Eliard s'avance dans le hall, mais la jeune fille et elle demeurent sur le pas de la porte.

Mlle ELIARD. — Oh ! Madame Montal, je suis navrée de venir vous déranger. Je vous demande la permission de répéter sur votre piano quelques minutes avec Georgette. Imaginez-vous qu'à l'église ce matin ils font le grand nettoyage, toutes portes ouvertes ! et moi je suis fragile aux courants d'air... et je n'ai que ce moment pour répéter...

MADELEINE. — Entendu, entendu. Enfermez-vous au petit salon. Je fermerai les portes moi ici, à cause uniquement du téléphone.

Mlle ELIARD. — Oh ! vous savez, nous en avons pour dix minutes tout au plus ; c'est simplement pour m'assurer que Georgette n'a pas oublié ce « Panis Angelicus » de César Franck qu'elle n'a pas chanté depuis la Pentecôte.

Mlle Eliard et Georgette gagnent la droite du hall. Mariette revient.

MARIETTE. — C'est Christiane Servières, elle veut absolument vous voir.

Madeleine a un geste de lassitude, mais charmant.

MADELEINE. — Ah ! ce matin c'est un record ! Enfin... il y a des jours comme ça.

MARIETTE. — Elle dit qu'elle n'a pas beaucoup de temps, parce qu'elle prend à midi l'autobus pour Valence.

MADELEINE. — Bon. Fais-la donc entrer. Tu répondras au téléphone de l'autre côté. Moi je n'y suis pas. *(On entend au lointain un vague son de piano et un chant assez étouffé.)* Tiens, nous allons fermer les portes, à cause de cette musique.

Elle ferme, aidée de Mariette, la grande porte centrale qui donne sur le hall et, presque aussitôt, Mariette introduit Christiane Servières.

SCENE II

MADELEINE, CHRISTIANE SERVIERES

CHRISTIANE, *visage préoccupé.* — Bonjour, madame Montal.

MADELEINE. — Bonjour Christiane... Ben, tu en fais une tête ! qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

CHRISTIANE. — J'ai reçu ce matin cette lettre. *(Elle lui tend une feuille de papier*

qu'elle a extraite de son sac. Pendant que Madeleine lit la lettre :) Il n'y a que vous à Calzan qui pouvez me conseiller.

MADELEINE, *ayant lu.* — Et tu appelles ce torchon infâme une lettre ?... *(Un temps.)* Mariette m'a dit que tu allais prendre l'autobus ?... Qu'est-ce que tu vas faire à Valence ? *(Christiane baisse la tête.)* Eh bien, réponds ! Si tu ne veux pas répondre, ce n'est vraiment pas la peine que tu viennes demander conseil.

CHRISTIANE. — J'allais mettre ce papier sous le nez de Marcel.

MADELEINE. — Et voilà !... Exactement ce qu'il ne faut pas faire !... Tu allais agir comme une petite paysanne boudeuse... minaudière... et sans éducation... et surtout sans intelligence ! Tiens, tu mériterais que je te traite d'imbécile ! Ah ! tu allais faire du joli ! D'abord une lettre anonyme, ça ne se lit pas, on jette ça au feu ; on ne répond qu'aux gens qui ont le courage de signer et de montrer leur visage à découvert. *(Elle jette un coup d'œil sur la lettre.)* « Quelqu'un qui te veut du bien ». Et qu'est-ce que ce serait alors s'il te voulait du mal ? Si « ELLE » te voulait du mal ; car c'est une femme, une femelle, qui t'a écrit ça !... c'est une « amie » à toi ou à lui, bien entendu ! Il n'y a que les « amis » pour ce genre de service. Bon ! Alors écoute un peu : avant de s'être fiancé à toi, Marcel a connu d'autres femmes — je l'espère pour lui... et aussi pour toi... parfaitement ! — Il a eu des maîtresses... évidemment. Remercie le Ciel qu'il les ait eues avant, ça diminue tes chances qu'il en ait après. *(Elle reprend la lettre.)* Il aurait eu cette Germaine comme bonne amie pendant près d'un an... et il aurait passé — dit ce torchon — une heure la semaine dernière avec elle. Et après ?... Est-ce que tu sais si ce n'est pas pour se tirer élégamment, en tout cas un peu proprement, d'une situation délicate ?... S'il l'avait visitée pour faire avec elle ce que tu redoutes, je ne vois vraiment pas pourquoi il aurait l'intention de t'épouser ! Il n'avait simplement qu'à la garder. Tu aurais peut-être préféré que, dès l'instant où il t'a rencontrée, il plaque tout le monde ! toutes ses connaissances, et du jour au lendemain ! comme un mufle ?... Tu ne manques pas de prétentions... Mais dis-toi, mon petit, que cette muflerie, qui te profiterait peut-être en ce moment, pourrait aussi se retourner un beau jour contre toi !... et que tu la retrouverais par la suite pour ton compte personnel. Car lorsqu'un homme est mufle une fois, il ne l'est pas qu'une fois, et pour quelqu'un spécialement, il l'est pour tous et pour toujours !... Eh bien, je l'estime, moi, Marcel ! je le crois un galant garçon, je le connais. Rien ne le forçait à se fiancer à toi. Tu n'es pas un parti financièrement irrésistible ! Je crois que s'il t'épouse, c'est pour toi : tu as de la chance ! Tout le monde ne peut pas en dire autant. Ah oui, s'il t'a choisie, c'est bien pour toi et parce que tu lui plais. N'oublie pas que la jalousie c'est la pire ennemie dans un ménage ! Tu commences véritablement un peu trop tôt... *(Elle l'empoigne par le bras.)* Allez, allez, tu vas me faire le plaisir de ne pas prendre l'autobus. Je ne te rends pas ce billet que je vais mettre au feu, et avec des pincettes encore ! Lorsque Marcel viendra, tu vas l'accueillir avec des yeux charmants, adorables, clairs, sans aucun brouillard derrière !... et qui lui fassent dire et penser — si par hasard il en avait besoin — « De toutes, c'est Christiane la plus belle et la plus aimable ». Si moi j'étais Christiane, sais-tu ce que je ferais ? Je ferais tout au monde pour remplacer avantageusement toutes celles que Marcel a pu connaître... afin que, tout au long de l'existence qui viendra, il n'ait le souvenir d'aucune de celles du passé, ni le désir d'aucune autre du futur. Tu tiens ton bonheur entre tes mains. Mais il faut t'en occuper ! Oui, parce que le bonheur, ça s'entretient comme une plante... Et il faut tous les jours lui donner à boire et à manger. Voilà... Tu m'écouteras ?

Christiane qui pleure s'est jetée dans les bras de Madeleine et l'a embrassée.

CHRISTIANE. — Je n'ai pas pu faire autrement que de vous embrasser. Vous êtes bonne tellement ! et comme vous avez raison !

MADELEINE. — Eh bien, voilà... Et tu m'as payé largement ma consultation. Bon ! maintenant rentre chez toi ; car j'ai à aller voir quelqu'un qui est à plaindre autrement que toi. Il faut que je me rende auprès de cette pauvre Catherine Charmaçon qui va probablement passer avant la nuit, et en pleine connaissance encore ! Il faut la soutenir parce qu'elle n'a pas beaucoup de gens intelligents à ses côtés. J'espère que le Docteur ne tardera pas trop et que je pourrai avant un demi-heure me sauver. Quand il y a de la vie... du cœur... et un peu de jugement, pff !... on peut se tirer de tout...

CHRISTIANE, *conquise.* — Vous avez bien raison.

MADELEINE. — Tiens, j'entends l'auto du Docteur. Allez, file, mon petit.

CHRISTIANE. — Ah ! Vous ! allez ! on vous aime !

MADELEINE. — Veux-tu te taire !... Ecoute-moi, c'est tout ce que je te demande.

Christiane sort, Madeleine rouvre les portes du fond, puis elle va à un petit meuble, en extrait rapidement un napperon de rafia qu'elle pose sur la table du milieu, deux petites assiettes contenant des noisettes et amandes torréfiées, une bouteille de vermouth et de gin. En un tour de main elle a dressé tout cela... et a disposé des cigarettes. Dans le fond du hall, passe Mlle Eliard accompagnée de la jeune chanteuse.

Mlle ELIARD. — Tout ça ira très bien. Elle en est souvenu parfaitement.

MADELEINE. — Parfait.

Mlle ELIARD. — Merci beaucoup, madame ontal.

Elles sortent.

MADELEINE. — De rien ! Et bravo, Georgette, est très bien, je t'ai entendue d'ici. *(Elle avance dans le hall et appelle Mariette qui arait peu après.)* Apporte donc un plateau vec trois verres et le porto. Ils choisiront. pporte aussi la bouteille de vin blanc. *(Elle i passe le shaker à cocktails :)* Tiens, mets-y e la glace. Le déjeuner dans une bonne eure, je ne serai pas rentrée avant. Mon vélo st sorti ?

MARIETTE. — Il est sur la terrasse.

MADELEINE. — Ça va bien.

MARIETTE. — Ces Messieurs viennent d'arver.

Madeleine sort par la porte de droite premier plan, elle va s'habiller pour sa course à vélo. Pendant ce temps, Mariette sort encore une petite assiette d'un meuble, la met sur la table et rectifie l'ensemble, chaises et objets divers...

SCENE III

XAVIER, RAYMOND, PUIS MADELEINE

RAYMOND, *enthousiaste*. — C'est une découerte ! Je ne m'en serais jamais douté ! Et on croit connaître la France ! On passerait a vie à découvrir ! Au fond on ne connaît ue des noms de préfectures et de sous-préfecures, qu'on a appris comme des perroquets ans son enfance, sans soupçonner que ce ne ont que des couvercles ! mais qui recouvrent es merveilles ! Et lorsque le hasard vous fait raverser un patelin, on se dit : « Mais je ne avais pas que... Saint-Flour c'était ça, u'Auxerre, Carcassonne, c'était ça !... Que aint-Machin possédait un tel cloître et que aint-Chose avait un pareil chef-d'œuvre de locher ! » *(Xavier, visiblement, boit du lait, bourre une pipe après avoir tendu des igarettes à Raymond, ou sa blague. Et il a onctué tous les dithyrambes de Raymond le : « Ah ! ah !... Ah ! ah !... tout de même !... out de même !... » Et il se frotte les mains. l lui passe alternativement des noisettes et es amandes que l'autre croque avec une oracité comique.)* Quand les copains m'ont it : « Xavier Montal est allé s'enterrer dans n trou impossible, quelque part dans le aucluse, entre Apt et Avignon, j'ai renoncé à omprendre... je t'avoue... Maintenant je omprends... en tout cas je commence à comrendre...

XAVIER. — Tu as raison de rectifier ; tu ne ais que commencer. Tu ne sais rien, tu n'as rien vu ! Tu n'as encore rien vu ! C'est la vie de chaque jour, ici, qu'il faut comprendre.

Entre-temps, Mariette a apporté le vin blanc, les petits verres, le porto, le shaker. Madeleine arrive, ayant modifié sa toilette pour sa course en vélo.

RAYMOND. — J'aurais voulu, chère Madame, tout au long de cette merveilleuse randonnée, être accompagné par un gramophone enregistreur dont maintenant je déviderais le disque ! Vous sauriez ainsi ce que je pense du pays merveilleux où vous avez la veine... insolente je dirai, de vous être inscrustés !

XAVIER. — Il ne faut pas exagérer... ça n'a rien de grandiose et d'éternel.

RAYMOND. — Oui mais la grâce incomparable de toutes ces collines... et ces perpétuelles échappées... et puis ce fond grandiose, tout de même, du Vercors !... Ah ! si, si ! grandiose, je maintiens.

MADELEINE, *ravie*. — Enfin c'est assez bien, n'est-ce pas ?... Qu'est-ce qu'on peut vous offrir ? Porto ? Cocktail ? Ou un petit blanc du cru, genre Pineau, que je me permettrai de ne pas débiner.

RAYMOND. — Oh ! mais alors, vin blanc du cru ! Aujourd'hui pas d'hérésie !

XAVIER, *chineur*. — Tu parles d'un disque ! Il en aurait fallu pour le moins deux, pour simplement enregistrer toutes tes exclamations !

Madeleine sert les apéritifs et se tord.

RAYMOND. — Exactement.

XAVIER. — Allons ! on peut l'admettre ; il a compris le patelin ! il a compris ! On fera de lui quelque chose ! Il n'est pas tout à fait corrompu par Paris ! On peut encore le sauver...

MADELEINE. — Ça fait toujours plaisir, un peu comme si l'on était l'auteur de toutes ces merveilles... qu'on n'a eu que le mal de découvrir... Ah ! ça j'avoue que nous avons acquis, après quinze ans, l'amour-propre du pays que nous avons eu la chance...

RAYMOND, *la coupant*. — ...et le courage d'adopter... l'astuce veux-je dire... *l'intelligence !...* surtout « l'intelligence » d'adopter !

MADELEINE. — Nous acceptons « intelligence », n'est-ce pas, Xavier ?

XAVIER. — C'est-à-dire que s'il n'avait pas prononcé le mot « intelligence » je m'apprêtais à lui faire une de ces conférences !

MADELEINE, *levant son verre*. — On boit au citoyen d'honneur de Calzan !

RAYMOND. — J'accepte avec enthousiasme cet honneur... C'est une sérieuse promesse d'invitation pour l'avenir... *(Ils rient, lèvent leurs verres et boivent.)* à laquelle je suis bien capable de répondre, et même abusivement. *(Rires.)* En tous cas, je compte bien mettre Calzan sur le circuit de mon voyage de noces... qui pourrait bien s'effectuer... hé hé... avant longtemps !

MADELEINE, *dans une exclamation.* — Mais nous ne savions pas ! Bravo !

XAVIER, *pince-sans-rire.* — Si, si ! A moi il m'a déjà confessé cette erreur, tout de suite en arrivant.

Eclat de rire général.

MADELEINE. — Eh bien, moi, mes amis, je vais être obligée de vous lâcher pendant exactement une bonne, bonne demi-heure. *(A Xavier:)* Oui, la pauvre Henriette Charmaçon. Ça chavire dur, depuis ce matin.

XAVIER. — Je te l'ai dit hier soir que c'était pour aujourd'hui.

MADELEINE. — Je vais y passer un moment.

XAVIER. — Oui, tu as raison, ça c'est gentil... Ma présence est malheureusement inutile... elle le sait. Tu peux à la rigueur lui faire encore une piqûre de Sedol... Il en reste chez elle quatre ou cinq ampoules... et tu peux même aller jusqu'à une et demie.

MADELEINE, *à Raymond.* — Vous m'excuserez, monsieur Sylvanès... une seconde... je mets Xavier au courant. *(Elle prend le carnet des messages.)* Aucune urgence, sois tranquille. Je t'ai mis les rendez-vous aujourd'hui à trois heures et demie au lieu de deux. *(A Raymond :)* Oui ,je n'ai pas voulu vous l'enlever à peine terminé le déjeuner...

RAYMOND. — Ça, c'est une attention que j'apprécie extrêmement !

Xavier tapote l'épaule de Madeleine.

MADELEINE. — D'ailleurs, j'en ai remis trois à demain, qui n'étaient pas du tout pressés.

XAVIER. — Oui... et telle que je te connais, tu as dû pédaler fort, toi, tout ce matin, pour me libérer un peu.

MADELEINE. — Bah !... quelques pansements par-ci par-là. *(Elle rit.)* Ah ! et puis...

XAVIER, *à Raymond.*— Oui... tu comprends... elle fait par-ci par-là quelques petits pansements pour s'amuser... histoire simplement de se maintenir la main.

Et il rit très fort.

MADELEINE. — Ne me coupe pas la parole, je te prie : nous devons être à six heures, au plus tard, chez la fille de Mme Saleron ; le gosse, paraît-il, commence à gigoter. Ce sera sûrement pour la fin de la soirée. *(A Raymond :)* Pour la première soirée, je suis navrée, mais il n'y a pas d'autre accouchement imminent en perspective. Vous voilà obligé de nous consacrer deux jours au minimum... à l'extrême minimum...

RAYMOND, *ravi.* — Mais, madame, vraiment...

XAVIER, *riant.* — Encore un malheureux à jeter sur la planète... Crois-tu que nous sommes coupables, nous, les toubibs, de contribuer au recrutement du Matériel Humain en ce siècle exécrable... et assez malodorant ! Ça, c'est de la collaboration avec le diable.

RAYMOND. — Vous avez eu bien soin, vous en tout cas, de venir vous percher un peu l'écart de cette « exécrabilité » et de tout cette citadine puanteur.

MADELEINE. — Et l'écho répondit : « Puan teur »... L'écho c'est nous. *(Rires. Madelein va écarter le rideau sur le petit laboratoir salle d'examen qui est à gauche.)* Est-ce qu vous avez vu la salle d'examen ?

RAYMOND. — Non... Xavier ne m'a pa encore fait l'honneur de m'en faire le honneurs...

Ils se portent tous sur le seuil de la sall

MADELEINE, *fière.* — Il y a vraiment je croi tout ce qu'il faut... pour travailler : un appa reil de radio... un électro-masseur et nou venons de faire installer tout récemmen l'aérosol qui nous rend des services mer veilleux... Et nous faisons aussi les ultra sons ! hein croyez vous !

Ils reviennent en scène.

RAYMOND. — A huit cents kilomètres d Paris voir une telle installation, alors qu quatre-vingts pour cent des médecins che nous n'ont même pas un seul de ces outil là ! C'est inouï !

XAVIER. — Ah mais ! mon cher : Médecin Générale ! n'oublie pas ! ce qui veut dir ici : spécialiste en tous les genres ! C'e forcé... nous devons parer à tout !

MADELEINE. — Bon. Là-dessus, au revoi moi je vous laisse.

SCENE IV

XAVIER, RAYMOND

RAYMOND. — Elle est adorable, ta femm mon vieux Xavier !... Et puis enfin elle do piger ! Et quels services elle doit te rendr j'imagine !

XAVIER, *souriant.* — Elle n'est pas mal oui, ça, elle n'est pas mal... Et telle que tu vois, elle a déjà fait sa journée. Depuis qu'o est parti, elle a dû faire je parie... tiens, c'e bien simple, tu vas voir. *(Il va sonner Mariette arrive aussitôt.)* Dis-moi, Mariett quels sont les gens que Madame a reçus c matin ?

MARIETTE, *submergée.* — Y en a eu telle ment !... Tout un défilé... cinq ou six pan sements : Raoul Lesquier, Catherine Subr Henriette Bravard, la mère Marchevaux... ne sais plus... Mme Jacquereau... Christian Servières qui est restée en visite un moment

XAVIER. — Bon. Et le téléphone ?

MARIETTE. — Oh ! ça alors... pas plus moins que d'habitude... Une vingtaine... ma c'est Madame qui a répondu... Les rende vous sont marqués sur le carnet.

Elle se dirige vers le carnet sur u meuble.

XAVIER. — Merci, ça va. *(Mariette sort.)* Et ne sont marqués là que les rendez-vous... mais sur vingt coups de fil, il y a bien cinq ou six consultations, gratuites évidemment... des conseils qu'elle donne comme ça... mal de gorge, rhume, purgation... douleurs, est-ce que je sais ! ou bien alors des traitements d'attente d'une judiciosité !... et il faut voir alors comment elle fait les pansements.

RAYMOND. — Evidemment... ça je m'en doute. Elle devait déjà avoir une pratique !...

Xavier, brusquement, à l'air de Raymond, comprend qu'il sait parfaitement ce qu'était autrefois Madeleine et il s'arrête avec une expression très significative.

XAVIER. — Ah mais oui... oui, oui... c'est vrai, tiens... mais c'est vrai ! j'oubliais ; tu l'as probablement connue à Cochin...

RAYMOND.— Non, moi je ne l'ai pas connue; car elle a dû rentrer très peu après que j'ai quitté Cochin pour suivre Barada à la Fondation Foch. Mais l'on m'en avait parlé au moment justement où tu l'as épousée. Je n'en avais d'ailleurs entendu faire que des éloges. Cela doit remonter environ à... quinze ans... Seize peut-être tout au plus...

XAVIER, *rieur et malicieux.* — Seize en février prochain... exactement. Tu as une mémoire rigoureuse. *(Et maintenant, enfin, Xavier s'installe et désigne un siège à son ami.)* Eh bien ! tu peux maintenant me questionner ; car évidemment ce n'est pas en voiture ce matin, au cours de notre galopade au milieu de tous ces lacets en épingle, sur ces routes en corniche, que tu te serais risqué à provoquer mes confidences !... Tu aurais eu bien trop peur que l'on se casse la figure.

RAYMOND, *dans un éclat de rire.* — J'avoue que, par moments, je serrais un peu les fesses.

XAVIER. — Si l'on ajoute à ça une demi-douzaine de visites...

RAYMOND. — Et tu peux aussi ajouter qu'à l'allure où tu marchais...

XAVIER, *sur un ton d'étudiant.* — Oui, ça je conduis vite, j'en conviens. Mais j'ai senti — oh ! n'aie pas peur va, je l'ai senti et c'était très normal — que tu avais, malgré ça, bien des questions à me poser.

RAYMOND. — Mon Dieu, quand on ne s'est pas vus depuis seize ans bientôt, il est assez naturel que l'on s'intéresse au passé encore récent de son copain, de son inoublié copain.

Un temps. Xavier le ressert de vin blanc.

XAVIER, *pour dissimuler son embarras.* — Hein ? Il n'est pas mauvais, ce petit blanc ?

RAYMOND. — C'est-à-dire remarquable !... C'est cet arrière-goût de pierre à fusil qui m'intéresse... C'est un vin d'ici ? Il tirerait un peu sur les côteaux du Rhin.

XAVIER. — Exactement. N'est-ce pas qu'il rappellerait assez le Traminer ? *(Grand temps.)* Veux-tu que je te les formule les questions qui se pressent là, dans ta caboche ? C'est facile, tu sais... ça t'évitera de bafouiller. *(Raymond affecte pudiquement de rire.)* Je vais faire le laïus qui, j'en suis sûr, est dans ton crâne et que tu n'oses pas sortir... Allons-y, tiens ,deux points ouvrez les guillemets : « Mon vieux Xavier, je sais bien que tu as toujours été un peu original, particulier, et que tu n'avais pas sur bien des aspects de la vie des opinions très conformistes... Mais malgré ça, comment se fait-il que toi, qui étais assuré d'un avenir très reluisant, toi qui aurais pu compter sur la clientèle de Marfand... de Valério... de Caléas... dont tu pouvais d'ailleurs facilement prétendre épouser les filles... comment se fait-il : 1° — que tu te sois brusquement éclipsé, dès ton doctorat ; 2° — que tu aies fait un mariage... pour le moins inattendu... ; 3° — que tu te sois enterré dans un patelin invraisemblable ? »... C'est bien ça, hein, vieux Raymond ?... Ce sont bien les questions qui te brûlent les lèvres ? Allons !

RAYMOND, *apparemment très embarrassé et trop heureux de recourir à une plaisanterie sentimentale.* — J'ajouterai : 4° — que tu n'aies jamais plus donné à ton copain Raymond *(Il se désigne avec le doigt :)* qui t'aimait pourtant beaucoup, signe de vie ?

XAVIER, *avec un faux sourire, et après un grand temps.* — Oh mais ! je sais que mes copains, mes maîtres, mes parents, toutes mes relations se sont posé les mêmes questions... Oh ! je le sais, va, je le sais. *(Il consulte sa montre-bracelet.)* On a le temps, mais il me faut bien ça pour t'expliquer. C'est très normal, extrêmement normal de me les poser ces questions, toutes ces questions. En effet, pourquoi moi qui pouvais prétendre, j'en conviens, aux partis les plus galetteux, huppés, mondains, introducteurs dans la plus belle clientèle parisienne, ai-je épousé une infirmière de Cochin ?... une petite infirmière de Cochin... charmante certes, et jolie... oh exquise... mais enfin peu de chose à côté de Jacqueline Sylvain-Cordier... Suzanne Valério... Lucienne Bonançon... Sylvie Brunois... ou Odette Caléas... et mainte autre fille de patron qui aurait pu me céder toute sa clientèle avant quinze ans... tiens ! c'est-à-dire maintenant ! Mais oui, mais oui !... Comment, à la stupéfaction de tous, ai-je épousé une infirmière ? *(Il prend ici un ton badin parce que gêné.)* Avant d'aller plus loin je te dirai que sur les cinq ou six anciennes pucelles que je viens de te nommer — si tant est, toutefois, qu'elles l'aient encore été réellement à ce moment, et j'aurais pu t'en citer vingt autres — j'avais un pourcentage assez redoutable de chances d'être un beau jour cocu. Je n'ai pas tout-à-fait rompu avec Paris et je connais la conduite ultérieure de plusieurs de ces appréciables ex-demoiselles et qui, à ce moment-là, justifiaient toutes les compétitions. On peut être cocu avec une

splendide clientèle ; ce n'est pas inconciliable. J'aime mieux, quant à moi, être demeuré heureux avec plus de modestie. Bon. Ceci dit, je vais, mon vieux Raymond, te raconter une petite histoire et te donner peut-être aussi une leçon qui pourra te servir... on ne sait pas... puisque tu n'es pas encore marié... il n'est donc pas trop tard... Enfin tu en tireras ce que tu croiras devoir ou pouvoir en retirer... peut-être rien, c'est ton affaire. Eh bien voilà : j'étais dans le service de Marfand, à Cochin, il y a maintenant presque seize ans n'est-ce pas ?... ça, tu le sais. Parmi les vingt ou trente infirmières plus ou moins grincheuses ou résignées, dont la plupart d'ailleurs faisaient leur métier comme un métier — alors que cette professsion devrait être si possible un apostolat — il y en avait une qui, elle, accomplissait sa besogne on aurait dit... avec amour... en tout cas avec une conscience, une régularité, une application... une égalité d'humeur, une bonhomie... un optimisme... une harmonie... qu'on aurait bien pu prendre en définitive pour de l'amour. Et puis enfin c'est ça qu'on appelle l'amour de son métier, ne cherchons pas. *(Et comme Raymond a ponctué cet exposé de signes nettement approbatifs, Xavier qui l'a remarqué et que cela a encouragé dans son récit lui dit :)* N'est-ce pas ? Je vois que tu as décidément bonne mémoire. Les malades l'adoraient. Ceux qui tombaient dans son service étaient catalogués veinards et assurés, sinon de la guérison, en tout cas du maximum de soins prescrits. Et cette popularité — ô miracle ! — sans pourtant déchaîner la jalousie ou le dénigrement des autres infirmières. Et ça, tu m'avoueras, c'est un record !

Rires entendus.

RAYMOND. — Ah ça !

XAVIER. — Non, elle circulait tout naturellement au milieu de la sympathie de ses collègues ou des regards d'amour des hommes ; car certains, j'en suis sûr, devaient avoir pour elle une passion. Les malades, tu sais... ont parfois des réserves de tendresse et de reconnaissance insoupçonnées. Bref, je te dis : un miracle d'ingénuité, d'innocence, cette gosse... de naturel... voilà ! de naturel ! ce qui d'ailleurs la préservait de certaines... « assiduités »... On connaît ça !... *(Tape sur le thorax de Raymond.)* Et j'ai suivi la foule, comme on dit. Oui j'en suis devenu très sérieusement toqué. Oh mais ! dans mon béguin il n'y avait comme base aucune sensualité... je n'avais jamais vu cette petite sous l'angle où nous, les hommes, regardons d'abord les femmes, quoi que nous ayons l'intention d'en faire. Dans mon sentiment il y avait quelque chose de plus... — comment t'expliquer ça ? — quelque chose de conscient, de têtu, de raisonné, de grave, oui de grave : une sorte d'appréciation de la valeur exceptionnelle de cet être, un sens « pratique » en quelque sorte... je dirai peut être même aussi... calculateur, inconsciemment calculateur... Comme si, par exemple, j'avais vu à la devanture d'un magasin un objet admirablement fabriqué, répondant exactement à mes besoins... et que, l'ayant pris en mains et en ayant ainsi encore mieux apprécié la parfaite finition, je me sois dit : « Bon Dieu ! je ne retrouverai jamais une occasion pareille ! Il faut absolument que je me paye ça ! »... Voilà !... *(Raymond rit, admiratif, de cette réaliste, mais exacte image.)* Oui, oh évidemment cette comparaison doit te paraître triviale, mais elle correspond...

RAYMOND, *gagné.* — Pas du tout ! tu te trompes... pas du tout ! Continue, tu me passionnes. Evidemment presque jamais personne n'a parlé devant moi comme tu le fais avec ce sens aigu des réalités morales... c'est certain. Tu m'ouvres tout à coup des horizons... tu m'intéresses prodigieusement ! Et — pourquoi ne pas te le dire — tu me fais entrevoir certains problèmes sous un jour où je ne m'étais jamais placé pour les examiner... aussi... directement. Mais il est vrai que ta nature, ton tempérament, ton comportement moral en général, te disposaient à ce genre d'attitude... Ah ! cher Xavier, je te retrouve bien, je te retrouve ! *(Il rit.)* Mais continue, je t'ai interrompu au plus intéressant moment. Excuse-moi.

XAVIER, *il est demeuré grave.* — Un soir... je me rappelle, on avait opéré le matin un malade dont le lit portait le numéro 22 — je n'oublierai jamais ce numéro — On devait le considérer comme perdu : prostatite gangrenée, tu sais que ça pardonne rarement... Il pouvait passer dans la nuit même, ou tenir deux jours, grand maximum. Brave bonhomme... mais ça se compliquait chez lui, d'un mauvais cœur. J'étais de service cette nuit. La petite, elle aussi, était de nuit. Vers onze heures du soir elle s'est installée auprès du type qui souffrait. Non ! ce qu'elle a pu faire pour ce pauvre bougre !... Elle n'aurait pas mieux agi pour son propre père à elle. Elle lui a peut-être fait quatre lavages... de onze heures du soir à deux heures du matin... des compresses sur le front... des massages des poignets pour maintenir la circulation... et des paroles !... Oh ! pas des discours, non !... de petits mots, des plaisanteries, de ces réflexions d'une spontanéité comique de gavroche qui provoquent le rire et forcent le dernier morceau de vie à surnager... pour tenter de doubler le cap. Je m'étais arrêté à un moment dans l'encoignure d'une porte, assez loin d'elle, mais elle ne me savait pas là. Et dans ce grand silence du dortoir troublé par des soupirs... par ci par là des geignements... j'ai regardé peut-être une demi-heure sans bouger. Et tout-à-coup je me suis dit : « Voilà une femme épatante !... Ah !

lui qui mettra la main dessus !... » Et naginais, je te jure, un type quelconque, infirmier, ou un jeune employé des stes... un vague cousin de province... « Le inard ! » j'ai pensé ; j'ai même pensé : « Ah ! le salaud ! celui-là il aura tiré le n numéro ! » Et le mot de salaud, évimment chargé d'une féroce envie, a clenché en moi : « Eh ben et toi, uillon ?... pourquoi donc tu la laisserais er aux autres ? » Alors poussé... inexpliblement, je me suis avancé comme pour me ndre compte de l'état du moribond. *(Il rrête un bon moment, hésite, finit son rre de vin blanc pour se donner une contenance dans ce grand silence.)* Je vais te conter à toi, exactement, comment la chose est passée. Il n'y a qu'à toi que je puis conter la vérité, car elle est d'un réasme !... qui paraîtrait répugnant à quatre-ingt pour cent des gens et ferait sûrement ouffer de rire les vingt autres...

RAYMOND, *passionné par ce récit.* — Vas-y, on vieux, vas-y !...

XAVIER. — Elle venait de passer l'urinal au onhomme... et elle le remportait. Je l'ai uivie... comme si je voulais vérifier le ontenu. Elle a franchi la porte du dortoir, lle a gagné le laboratoire, et machinalement lle m'a tendu le récipient pour examen. J'ai ris l'objet, je n'ai rien examiné, le type était ichu, je le savais. Et à ce moment précis... — le dernier, oh j'en conviens aujourd'hui, le ernier des moments que j'aurais pu choisir — avec le ton navré que j'aurais employé our dire : « Le 22 va passer sûrement avant lemain », je lui ai envoyé à elle, tout à trac : Madeleine, je vous aime et je veux absoument vous épouser. » *(Depuis un bon oment il bourre sa pipe avec son pouce, ais sans s'en rendre compte, car il est tout son évocation.)* Remarque bien : telle que e la connaissais, j'étais certain que si n'imorte quel interne ou jeune malade, lui avait ancé ça en pleine figure, elle aurait rigolé et epris son travail très calmement. Elle a levé a tête, elle m'a regardé... Je n'oublierai amais cette expression presque douloureuse... vec ses pauvres grosses larmes qui sont enues tout de suite !... Elle m'a raconté plus ard que mes yeux à moi aussi étaient un peu rillants à ce moment... c'est très possible... 'est probable... je lui avais déclaré ça si... éfinitivement !... Mais son expression à elle tait telle, si fervente... que simplement je lui i mis doucement ma main sur l'épaule et je ui ai dit : « Ça va !... Merci Madeleine !... e suis heureux... on sortira ensemble à la in du service au petit jour... attendez-moi près la loge du concierge sous la voûte. » A ix heures du matin, notre service était fini. n est sorti... on a pris un café-crême dans n petit bistrot qui venait de lever son ideau, rue de la Convention... on n'a pas eaucoup parlé. On se tenait la main... On a même repris un deuxième café-crème. On était bien, ont était détendus, comme si l'on se reposait après une longue course fatigante. Et voilà comment nos fiançailles se sont faites, simplement.

RAYMOND, *depuis un moment il a écouté et regardé Xavier avec une sorte de ferveur.* — Extraordinaire !... magnifique !

Il se lève, arpente, troublé, avec des temps. Il sort un étui à cigarettes, en prend une, en offre une à Xavier qui refuse et allume sa pipe. Après quoi Raymond appuie sa main sur l'épaule de Xavier et va se rasseoir.

XAVIER. — A partir de ce jour, elle qui était charmante... plutôt jolie — car elle était plutôt jolie, peut-être un peu pâlote, anémiée par le travail, mais enfin plutôt jolie...

RAYMOND. — Je pense bien !...

XAVIER, *timidement...* — Elle est devenue belle... Je crois qu'elle l'est restée... Il me semble, en tous cas, qu'elle l'est restée.

RAYMOND. — Je t'affirme, Xavier, qu'elle l'est restée. Je suis à même d'en juger !

XAVIER. — Il n'y a pas que le corps, tu le sais bien, qui peut s'épanouir à la suite d'interventions médicales réussies... l'âme tire le corps aussi et le remonte, comme on repêche un noyé... sous l'effet de ces piqûres morales, tellement efficaces, de la joie ! Certains — oh ! je le sais — ont dit : « Ah ! ah ! Montal !... Ah ! l'animal ! Il a fini par s'envoyer la petite Madeleine Perdrizet ! » C'était faux ; je n'ai pas besoin de te le dire et tu me crois. Ce qui m'a fait plaisir c'est que le vieux Norbert, l'économe, tu te souviens ?... ce brave bonhomme un jour m'a dit : « Monsieur Xavier, moi je suis sûr que vous ne la ferez pas périr ». *(Il rit de bon cœur de l'adorable désuétude de la phrase.)* Dès que j'ai eu mon titre de docteur, cinq mois après, on s'est mariés à la stupéfaction de tous... *(Il rit.)* Ah ! il a dû être content ce jour-là, le vieux Norbert. J'ai rompu tout de suite avec Paris... Je n'aurais pas pu supporter un commentaire. Et comme devant moi s'étendait la France entière, libre, ouverte à mon choix, je me suis dit : « Pour exercer la médecine maintenant, choisissons, tant qu'à faire, un beau pays, puisque je devrai le parcourir en tous sens et d'un bout à l'autre de l'année ». *(Raymond se tord.)* On a fait un voyage de noces merveilleux !... d'agrément à la fois et d'inspection, en s'informant un peu partout lorsque nous plaisait le patelin. L'un des endroits qui nous a le plus séduits, c'était ici. Le médecin, mon prédécesseur, était mort deux mois avant... et personne n'avait encore brigué sa succession ! Crois-tu que nos contemporains sont idiots ! Et le voyage de noces alors a été interrompu. On s'est mis au travail deux jours après.

RAYMOND, *pris à ce récit.* — C'est inouï ! Quelle histoire ravissante !

XAVIER. — On a tout de suite démarré parfaitement... les gens ont été avec nous immédiatement très bien. Et dans mon plein contentement de cette réussite d'existence il m'arrive souvent de me dire... comme un âpre boutiquier : « Mon vieux Xavier, je crois bien que tu as fait la riche affaire ». *(Tout cela très goguenard.)* Et voilà, cher Raymond ; voilà toute mon histoire.

RAYMOND. — C'est la plus belle, en tous cas, que je connaisse, je te jure !

XAVIER. — En tout cas, elle n'a rien d'exagérément aventureux... ni d'insolent ! Les gens heureux n'ont pas d'histoire que veux-tu ! Et dans la mienne aucun dramaturge ou romancier ne trouverait guère à pignocher.

RAYMOND, *il se lève et se met à arpenter la pièce.* — Je ne sais pas... vois-tu... je ne sais pas. Si j'étais écrivain je crois que j'en ferais quelque chose moi de ton histoire, oui ! je crois...

XAVIER. — Penses-tu ! Qui ça pourrait-il intéresser !

RAYMOND. — Eh bien, ce sont des sujets dans ce genre-là qui me plairaient. *(Il demeure pensif et un peu écrasé par ce récit écouté avec avidité.)* C'est curieux comme certaines conceptions, qu'on croyait en vous bien ancrées, peuvent se modifier subitement ! J'arrive de Paris, j'y étais encore il y a cinq jours, c'est un hasard exceptionnel que j'aie appris ta présence ici — une conversation dans une boutique d'Avignon, je te l'ai dit — et ce matin j'ai l'impression de l'avoir quitté, ce Paris, depuis des mois !... Ma conception des choses est en train... oui... d'évoluer. Je ne veux pas — tu me connais — prononcer des paroles pathétiques qui ne sont pas dans nos habitudes à toi ni moi... et cependant je suis bien obligé d'accuser un peu le coup. Tu m'as beaucoup donné réfléchir. Tout ça... de réflexions... en déduc tions, fait que je me demande finalement c'est bien de Paris qu'il faut examiner la vi ou s'il ne faudrait pas plutôt la regarder d'u de ces mille observatoires anonymes d province, comme celui où vous êtes venu ta femme et toi, vous « regreffer ».

XAVIER, *gai, parce que satisfait.* — « Regreffer » est assez joli... et, ma foi, auss assez exact...

RAYMOND, *à mesure qu'il parle, on sen qu'il s'analyse avec une immense objectivit* — C'est un problème !... je le pose san pouvoir le résoudre comme ça ; évidemmen c'est trop soudain. Je me demande... j'inclin à croire... que l'inquiétude actuelle mondial est d'abord un défaut de connaissance géné rale approfondie. Je crois que l'être humai contemporain — sous prétexte de progrès — a peut-être trop tôt coupé ses racines avec l terre, avec la vie !... qu'il est trop en lévi tation !... lui qui peut-être était créé pou vivre chevillé au sol tout simplement... tou bêtement !... Oui mais, pour comprendre ça il faut venir observer les hommes et la vie d près... comme je le fais par hasard, en c moment. J'aurai beaucoup appris, en un matinée, je crois !... beaucoup !...

XAVIER, *en blague... de surface.* — Ray mond ! tu viens de remonter bougremen dans mon estime ! *(Il ricane.)* Pour la peine on te gardera ici deux jours de plus, au lie de te laisser filer ce soir. *(Ils rient tous deu à gorge déployée.)* Et ça vaut bien encou un coup de blanc !

Et pendant qu'il lui verse le vin blan dans les rires gourmands et exaltés d l'esprit :

RIDEAU

ACTE II

Dès le lever du rideau, la scène est vide un moment. Le docteur en blouse blanche sort du laboratoire d'examen et tire derrière lui le rideau de toile. Il descend en scène, l'air visiblement troublé. Il manie un ou deux objets à portée de sa main sans y prêter aucune attention. On comprend que quelqu'un est encore de l'autre côté, dans la salle d'examen, car on entend bientôt une voix de femme.

SCENE I

XAVIER, HELENE SAVIGNOL

VOIX D'HÉLÈNE. — Vous êtes là ?... *(Aucune réponse. Xavier n'a pas l'air d'avoir entendu.)* Vous êtes là ?

XAVIER, *comme réveillé.* — Mais oui, mais oui, je vous attends.

VOIX D'HÉLÈNE. — Alors ? Alors ?... En somme ?... *(Xavier ne répond pas. Un grand temps.)* Conclusion ?...

VOIX D'HÉLÈNE, *impatiente.* — Je voudais tout de même bien savoir ce que vous m'avez trouvé... Est-ce que vous êtes là ?

XAVIER. — Oui, oui...

VOIX D'HÉLÈNE. — Alors pourquoi ne me dites-vous rien ? Je voudrais tout de même bien savoir ce que vous m'avez trouvé, je vous répète.

XAVIER, *le regard toujours fixé dans le vide.* — Je vais vous dire ça.

VOIX D'HÉLÈNE. — Pourquoi ? C'est tellement compliqué que vous ne puissiez me le dire pendant que je me rhabille... comme ça ? J'entends très bien d'ici, vous savez... et rien ne vous empêche de parler.

XAVIER, *avec effort.* — Mais je vais vous le dire tout à l'heure. Habillez-vous.

Alors Hélène, l'air réellement troublé par ce bizarre silence, entre sans avoir terminé de rajuster ses vêtements. Elle boutonne sa jupe, elle est en combinaison ; au cours de la scène, d'ailleurs, elle se déboutonnera, à un moment, pour rattacher ses bas à sa ceinture et montrera une jambe magnifique. Elle est incontestablement une créature attirante...

HÉLÈNE. — Ah non ! écoutez, vous m'intriguez ! je vous jure. Qu'est-ce que j'ai ? Sérieusement, vous m'inquiétez ! Dites-moi la vérité !

Et comme elle commence à être angoissée, elle ne prend pas garde à son incomplet « rhabillement » assez troublant.

XAVIER. — Vous voulez le savoir ? Je pensais à toute autre chose... ça m'arrive...

HÉLÈNE, *le regardant, incrédule.* — Je vous crois difficilement, mais enfin, admettons. Alors maintenant que vous êtes décidé à atterrir, dites-moi la vérité.

XAVIER, *avec un sourire composé.* — Je vous affirme que je n'ai aucune inquiétude à votre sujet, je crois seulement que vous fumez trop... c'est ce qui vous procure cette tachycardie... oui, ces mouvements accélérés, un peu désordonnés du cœur... Surveillez-vous, soyez raisonnable et vous n'aurez jamais plus aucun trouble.

L'attitude du docteur est si bizarre, si troublée que, cette fois, Hélène, après l'avoir regardé longuement est, elle aussi, troublée ou, tout au moins, inquiète.

HÉLÈNE. — Non, non, non, non... ce n'est pas ça ! Je ne nie pas que je fume trop — d'autant que j'avale la fumée — d'ailleurs je suis bien décidée à me restreindre. Mais tout de même ! Non, allez, je ne suis pas de celles auxquelles on peut donner le change ! Vous avez l'air préoccupé à mon sujet. Mais rien qu'à la façon dont vous me considérez...

XAVIER. — Je vous donne ma parole...

HÉLÈNE. — Mais il n'y a qu'à vous regarder. Vous avez l'air, déjà, je vous jure, de me plaindre.

XAVIER, *avec un rire forcé.* — Ah ! alors là, vous délirez.

HÉLÈNE, *martelant.* — Qu'est-ce que j'ai ?

XAVIER, *reprenant ses esprits, avec énergie.* — Rien !

HÉLÈNE, *le scrutant un temps.* — Vous n'êtes plus le même avec moi... Encore ces derniers temps vous étiez charmant, c'est vrai !... véritablement adorable !... et puis

vous étiez gai ; enfin vous savez très bien comment vous étiez à l'ordinaire. Je ne sais pas... vous m'auriez découvert... un cancer, que vous ne feriez pas une autre tête... en raison même de la sympathie que vous m'avez toujours manifestée.

Elle est allée dans la salle d'examen rapidement chercher sa blouse, qu'elle remettra pendant que parlera Xavier.

XAVIER, *ironique.* — Ah ! Vous avez de l'imagination ! Je ne sais pas si vous avez un cancer, car il n'y a qu'une minutieuse analyse du sang qui puisse nous le révéler ; et si ça vous fait d'ailleurs plaisir, n'hésitez pas, payez-vous ça... payez-le en tout cas à un laboratoire, ça lui fera à lui toujours plaisir et c'est ce qu'il y aura de plus certain dans cette affaire. Alors là, vous serez rassurée complètement. Et puis enfin, à moi, ça m'apprendra peut-être mon métier. *(Il s'efforce de rire, mais mal.)* Non ! Pas besoin d'analyse... allez... rassurez-vous.

HÉLÈNE, *impatiente et un peu douloureuse, revenant.* — Mais alors sapristi pourquoi faites-vous cette tête tout à coup ?... aujourd'hui ? C'est vrai, il m'a semblé que lorsque vous avez eu fini de m'ausculter... vous n'étiez soudain plus le même.

XAVIER, *évasif, fuyant.* — Bon... eh bien, puisque vous voulez le savoir, j'ai des soucis personnels en ce moment... là ! Vous n'allez tout de même pas imaginer qu'au-dessus de ma tête se dresse un invisible paratonnerre protecteur qui me tient à l'abri de tous les ennuis de l'existence ? Des empoisonnements, il y en a pour tout le monde dans la vie moderne... et des plus variés... des plus subtils... et des plus inattendus... Ah ! oui, le choix en est illimité... et chacun a son lot, dont il ne peut pas toujours faire part à son prochain. *(Elle le regarde mais on sent qu'elle ne se rallie pas à cette version. Aussi insiste-t-il :)* Si nous devions raconter tous nos embêtements à nos amis, et poliment écouter les leurs, nous devrions interrompre nos occupations !

HÉLÈNE. — Non ! — Je regrette —...Non !... ça ne cadre pas du tout !... Tenez : vous êtes passé hier vers les cinq heures et demie devant la villa des Mercereau. Nous étions dans le jardin derrière la grille, nous bridgions sous la tonnelle. Vous étiez avec le commandant Colomiès et vous deviez lui raconter une histoire très drôle car il riait à gorge déployée et vous aussi, vous vous tordiez.

XAVIER, *pince-sans-rire, avec effort.* — Un petit intermède comique au centre d'une tragédie... car la vie bien souvent pour l'homme est une tragédie... qu'il dissimule sous des propos comiques...

HÉLÈNE, *le regardant intensément.* — Ah ! non, ce n'était pas du tout le rire insouciant du même homme qui est là devant moi en ce moment ! Vous avez l'air traqué.

XAVIER, *impénétrablement badin.* — Ma je le suis peut-être...

HÉLÈNE, *réfléchissant intensément.* — Et n'est même plus celui qui m'a accueillie tout à l'heure à mon entrée. Oh ! vous éti pourtant déjà un peu changé... je le remarq maintenant. *(Elle le regarde plus atten vement.)* Et d'ailleurs je vous trouve, fra chement, depuis un certain temps, chaq fois que je vous rencontre, plus changé Je n'aurais jamais songé à vous en faire remarque, si aujourd'hui ce changeme n'avait pris de réelles proportions.

XAVIER, *ayant encore recours au badinag* — « L'imbécile est celui qui ne chan jamais... »

HÉLÈNE. — Oui, mais l'homme intellige doit toujours pouvoir fournir la justificati de ses transformations ! Non, véritablement cet homme-là n'est plus le même.

Elle le désigne du doigt.

XAVIER, *embarrassé.* — Ecoutez-moi Hélène !... Sur mon honneur... sur m honneur... Est-ce que vous me croyez enco susceptible de parler de mon honneur ?

HÉLÈNE. — Voyons ! Vous plaisantez alors Ce n'est pas chic de me poser à moi cet question, comme si vous mettiez une secon en doute ma réponse !

XAVIER. — C'était une façon de parler...

HÉLÈNE, *avec une indubitable conviction.* Vous êtes un des hommes que j'estime le plu parmi tous ceux que je connais, et pour lequ j'ai le plus de sympathie... Je vous le di *(Il se tait, sourit imperceptiblement. On se que cette déclaration oblique l'a touché* Mais je voudrais pouvoir compter sur un p plus de réciprocité... Et vous ne semblez p vous douter à quel point je tiendrais à cet réciprocité, je le répète. *(Un grand silenc Elle le regarde avec un tel charme et un telle acuité, son regard est si spécial, qu'il est visiblement troublé davantage. Il lui ren furtivement ce regard dans lequel apparc timidement une trace d'intérêt, ce q entraîne aussitôt Hélène à la confidence. Ma il se dérobe et passe dans le laboratoire, sa toutefois faire coulisser le rideau sur tringle. Hélène a maintenant fini s'habiller ; elle parle seule sur scène en pr cédant lentement et avec application à s maquillage, et au parfait arrangement de s cheveux.)* Vous m'entendez de là-bas ?

VOIX DE XAVIER. — Mais oui, très bien... rédige votre ordonnance... vous voulez bien

HÉLÈNE, *comme si elle prenait son élan.* Bon... Alors restez là-bas... je préfère... serai moins gênée pour vous parler comme voudrais le faire ; et c'est une occasio d'ailleurs inattendue... je dirai même ine pérée ! Oui je voulais vous dire que je vo considère depuis longtemps, depuis bien pl longtemps que vous ne le croyez, comme

ami... et même comme « mon ami ». J'ai pour vous beaucoup plus qu'une amitié de relation, à plus forte raison comme si nous n'avions que des rapports de client à médecin. La nature... de mes sentiments pour vous est tellement différente que je suis même extrêmement gênée, extrêmement, de venir vous trouver comme médecin. Et si je n'avais pas craint de vous désobliger, j'aurais été consulter un de vos confrères à Avignon. Je vous jure ! *(Elle fait ses lèvres avec son rouge en se regardant dans son miroir de poudrier.)* Les hommes sont extraordinaires, quelquefois... Rassurez-vous, oh ! je n'ai pas sur eux une expérience très fondée, mais la plupart — et je ne parle pas pour vous, ah ! surtout pas pour vous, vous allez voir — mais la plupart des hommes, dès qu'on leur manifeste un peu de sympathie, d'attention, d'intérêt ou d'amitié, se croient immédiatement autorisés à exploiter ce sentiment... Ils vous envoient, si jose dire, tout de suite l'addition : « Et maintenant vous me devez deux heures de plus intime intimité ». Si vous saviez pourtant comme c'est décevant !... Ils ne peuvent pas attendre que la pure sympathie ait eu le temps de se transformer en quelque chose de plus sérieux... oh ! croyez bien que je n'en parle que de pure intuition. *(Silence.)* Vous êtes toujours là ? Vous m'entendez ?

VOIX DE XAVIER. — Oui, oui, je vous entends parfaitement.

Maintenant, elle est assise face au public et dessine soigneusement ses lèvres avec son rouge.

HÉLÈNE. — Je pense que si beaucoup de femmes restent sérieuses, c'est à l'impatience des hommes qu'elles le doivent... Ah oui, j'ai l'impression que si les hommes en général savaient attendre, ils auraient la victoire plus facile. Victoire... sur les femmes faciles... je m'entends ! Alors oui, je disais que lorsque l'on rencontre par hasard un être différent — et Dieu sait combien c'est votre cas — ...un être, oui, qui, je le répète, n'a rien fait pour abuser de cette inclination, de cette sympathie... qui n'a jamais cherché à la faire traduire en espèces plus concrètes... on a pour lui... enfin la sympathie qu'on a pour lui peut se changer... se transformer en un réel attachement... *(Elle ne s'occupe plus de son maquillage et carrément, maintenant, presque les yeux baissés, elle s'est tournée vers la porte du laboratoire comme si Xavier était là à côté d'elle.)* Je ne vous l'aurais jamais révélé si un hasard, un hasard providentiel, ne nous avait placés dans deux pièces différentes... à distance. Face à face, jamais, je le jure, jamais vous n'auriez rien su de la qualité d'amitié que je vous porte et que je vous garderai toujours !

Elle reste ainsi, tête penchée, à la fois émue et dans l'attente d'une réponse qu'elle escompte mais qui ne vient pas. Et le Docteur, ordonnance en main, l'agitant au bout des doigts pour en faire sécher l'encre, entre dans le salon. Son visage est illisible, exactement comme s'il n'avait rien entendu.

XAVIER, *très professionnel.* — Vous prendrez pendant une semaine ces cachets... un tous les soirs, une heure avant de vous endormir... une heure si possible exactement... pendant un mois... pas plus. Et vous lirez les deux ou trois petites recommandations qui suivent et qui n'ont pas besoin d'explications. *(Badin, pour se donner de l'assurance et dissiper le trouble :)* Contrairement à beaucoup de mes confrères, j'écris assez lisiblement, alors vous lirez très bien vous-même. *(Encore un grand temps. Xavier cesse de plaisanter, car Hélène le regarde maintenant de façon gênante et avec une tendresse qu'elle ne cherche pas à dissimuler. Aussi s'assouplit-il un peu... se désarmature-t-il.)* C'est très gentil, tout ce que vous venez de dire là... J'ai entendu... tout entendu. J'ai pour vous beaucoup d'amitié moi aussi... vous le savez. N'en doutez jamais. *(Un temps... lourd.)* Nous parlions au moment où je suis passé à côté rédiger votre ordonnance, nous parlions — si j'ai bonne mémoire, et j'ai une mémoire assez solide — nous parlions d'Honneur ! Or donc, puisque vous me reconnaissez quelque droit à parler de mon honneur, sur cet honneur je vous fais le serment que je ne vous ai rien, mais absolument rien découvert d'inquiétant et même de préoccupant. Il faut vous résigner à être une malade fort banale et même médicalement tout à fait inintéressante... Prenez-en votre parti. *(Rire forcé.)* Fumez beaucoup moins, n'absorbez pas, ou beaucoup moins de ces excellents cocktails dont vous savez si bien régaler vos amis, modérez votre appétit. Je vous ai indiqué un tout petit régime. Suivez ces instructions fort simples mais utiles... et vous n'aurez jamais plus besoin de me revoir.

L'intention qu'il pourrait y avoir sous cette simple phrase est imperceptible, mais Hélène a pu en être, elle aussi, imperceptiblement déroutée.

HÉLÈNE. — A titre de malade, en tout cas... ça j'accepte... *(Temps pénible)*... vous avez une façon de tourner les phrases aujourd'hui !...

Elle ricane pour dissimuler sa déception.

XAVIER, *lui tendant la main et esquissant le mouvement de la reconduire.* — Au revoir..

HÉLÈNE, *lui mettant adorablement la main sur l'avant-bras.* — Cher ami !... Mon cher ami !... j'ai une peine très profonde à vous

savoir préoccupé ; car maintenant je vois que vous êtes en effet préoccupé... Et si au moins je pouvais faire quelque chose !... Vous ne pouvez pas savoir avec quel soin je m'y emploierais.

XAVIER. — Vous pouvez...

Il s'est bizarrement arrêté, laissant l'intonation du mot en suspens... car il allait probablement dire quelque chose de sérieux.

HÉLÈNE. — Qu'est-ce que vous alliez dire ?

XAVIER, *il s'en sort par une échappatoire.* — Vous pouvez, en tout cas, croire toujours aveuglément ce que je vous affirmerai en ce qui concerne votre état physiologique... *(Tout cela traduit visiblement l'embarras de l'artifice.)* A condition que cela toutefois demeure de ma compétence... car si vous souffriez, par exemple, d'une dent, je me verrais bien contraint de vous adresser à un dentiste.

Rire faux.

HÉLÈNE, *presque douloureuse.* — Vous êtes bête.

XAVIER, *sur une intonation pleine d'une mélancolie allusive.* — Je le sais... et j'en ai plus conscience encore que vous ne pouvez le supposer.

Il a répondu cela lentement, on sent le trouble grandir entre eux car ils sont maintenant sur le pas de la porte, mais très rapprochés l'un de l'autre.

HÉLÈNE, *après un long et vain examen.* — Vous êtes drôle.

XAVIER. — Non ! Ah non, je ne suis pas drôle !... Et cela aussi je le sais.

HÉLÈNE, *un peu agacée.* — Vous êtes en tout cas insaisissable, ce matin !

XAVIER, *dans un ultime effort de gaîté.* — Il faut dire ça au fisc.

HÉLÈNE, *elle cherche une seconde.* — Sans blague ? Vous avez des ennuis avec le fisc ?

XAVIER. — Oh non !... Pure plaisanterie... pas très drôle, d'ailleurs. Bon. Pour nous résumer : ne fumez plus et allez en paix.

Il sourit et tend la main en manière de congé.

HÉLÈNE. — Vous parlez comme un pasteur.

XAVIER, *dans un ultime effort de blague, teintée de scrupule de conscience.* — Un « bon pasteur ».

HÉLÈNE, *navrée, adorable, si sincère.* — Non, pas très bon... je trouve... pas très bon. La brebis n'est pas contente.

Il a ouvert la porte, la fait passer et au moment de sortir elle se retourne, reste une seconde à regarder Xavier et, levant légèrement les épaules pour marquer son déroutement, elle se détourne et sort.

SCENE II

XAVIER, MARIETTE

Dès la sortie d'Hélène, Xavier arpente avec une certaine nervosité... s'arrête... va s'asseoir à la table et, face au public, le menton soutenu par les deux mains croisées, les coudes plantés sur la table, il réfléchit. Il se lève, va pour appuyer sur le bouton d'appel, réfléchit encore, puis avec décision appuie. La bonne paraît.

XAVIER. — Qui reste-t-il au petit salon ?

MARIETTE. — Mme Salerin et Mlle Saboureau.

XAVIER. — Bon, aucune importance, elles peuvent très bien revenir.

MARIETTE. — M. Mauger est venu... mais il a dit que ce n'était pas pressé et que, s'il avait le temps, il viendrait cet après-midi... Mme Valadier a attendu, mais c'était pour vous dire simplement que si vous pouviez passer à Cabrerisse dans l'après-midi... Elle a peur que pour sa fille ça n'attende plus longtemps, ça commence déjà à la tirer.

XAVIER. — J'y passerai tantôt. je me sens un peu fatigué... Dites aux personnes qui sont là que je viens d'être appelé pour une urgence ; qu'elles reviennent à trois heures. A tous ceux qui viendraient vous direz la même chose. Madame est là ?

MARIETTE. — Elle vient juste de rentrer, il n'y a pas un quart d'heure. Elle a refait un pansement au petit Lachelier. Elle a fini.

XAVIER. — Merci. *(Mariette sort. Xavier va s'étendre dans le grand canapé, se relève, tripote sans s'en rendre compte quelques objets, brusquement il gagne la porte et appelle :)* Mariette !

MARIETTE, *sur le pas de la porte.* — Monsieur ?

XAVIER. — Dites à Madame de venir. Je n'y suis pour personne, pour personne. A moins évidemment qu'il y ait quelque chose d'important. Et répondez au téléphone dans le hall.

Presque aussitôt Madeleine entre, comme tous les jours, car pour elle la vie n'a rien modifié depuis l'acte précédent.

SCENE III

XAVIER, MADELEINE

MADELEINE. — Tu es appelé pour une urgence, m'a dit Mariette ? Faut-il reculer le déjeuner ? Je te demande ça parce que Mercadier s'est annoncé pour une heure et que je n'ai pas cru devoir le décommander. C'eût été la deuxième fois en quinze jours, c'était gênant.

XAVIER, *hermétique.* — Non, non... je serai là, je n'ai pas d'urgence... J'ai dit ça à Mariette pour avoir la paix. *(Devant cette décision absolument inhabituelle et le ton de*

Xavier, Madeleine le regarde, stupéfaite.) Je voulais simplement avoir une heure devant moi et avec toi ; d'ailleurs j'ai dit que je n'y étais pour personne. Assieds-toi. *(Devant l'air de plus en plus ahuri de Madeleine :)* Oui, je comprends... évidemment. Voilà... je te dis ça tout de go, sans préambule... ne m'interromps pas car j'ai déjà pris mon élan. C'est comme qui dirait une opération de grande urgence... mais une opération morale. Aujourd'hui il s'agit de moi seul. *(Un temps.)* Madeleine, j'ai besoin de toi... Il n'y a que toi qui puisses quelque chose ! Il faut que tu sois là, à mes côtés. Il m'arrive une histoire idiote... une histoire qui peut arriver à tout le monde... qui arrive même à peu près à tout le monde... à presque tous les hommes en tous cas. Oui, mais voilà, moi je ne la prends pas, je ne peux pas la prendre comme la prennent presque cent pour cent des hommes dans mon cas.

MADELEINE, *n'y tenant plus.* — Je ne comprends absolument... mais là absolument pas...

XAVIER, *la coupant.* — Attends... attends... Laisse-moi dire !... Non, moi, qu'est-ce que tu veux, je ne peux pas la prendre, cette histoire, comme ça... C'est peut-être ridicule, je le sais... la plupart des gens qui m'entendraient rigoleraient, mais je me f..., comme je m'en suis toujours f..., de l'opinion de mes concitoyens. Je fais ce que je fais ! Et je m'adresse à toi ! Parce qu'en toutes circonstances, sache-le, il n'y a que toi qui comptes dans ma vie ! Ne l'oublie jamais... et aujourd'hui spécialement ! Je t'appelle... je t'appelle... comme je demanderais à un copain de me faire la courte échelle dans un passage de montagne difficile... Comprends-tu ?...

MADELEINE, *elle se porte déjà vers lui.* — Mais enfin qu'est-ce qu'il y a, Xavier ? qu'est-ce qui se passe ? mon chéri ! tu ne m'as même pas encore dit...

XAVIER, *avec effort.* — Hélène Savignol sort d'ici... Une consultation sans importance... rien d'intéressant, médicalement parlant... une takicardie banale.... elle fume dix fois trop. *(Après un temps.)* C'est une femme inattaquable ! tu le sais, et la chose n'est pas une seconde en question ! je le précise nettement dès le début. Je veux dire par là que c'est une femme à laquelle personne, toi surtout, n'avez rien, absolument rien à reprocher. Elle tomberait des nues si on lui faisait grief de quoi que ce soit à mon sujet. Ah ! la la !... Ah ! la la !... Elle est bien à cent lieues de se douter que je suis là, en ce moment, à te parler d'elle !... Ah la la !

MADELEINE, *déroutée.* — Mais Xavier !... Qu'est-ce qu'...

Il la coupe.

XAVIER, *dans un effort d'immense sincérité.* — Encore une fois, pour l'amour de Dieu, attends !... Je ne sais pas ce qui m'arrive, mais Hélène Savignol m'occupe... me travaille... Sa personne, son visage me tracassent... Sa pensée me trouble... m'encombre... me détraque... m'empoisonne !... Et je n'y suis pour rien — ça, tu t'en doutes — elle non plus, je te l'affirme de nouveau. Tu te souviens que par deux fois, dans les dernières trois semaines, elle nous a invités à dîner à la Marnière et que les deux fois, moi j'ai refusé.

MADELEINE, *haletante.* — Oui.

XAVIER. — La première fois, je pouvais refuser, à tes yeux, normalement... Je suis allé ce soir-là à Forgerol où j'aurais pu fort bien n'aller que le lendemain matin. Mais mercredi dernier, c'est bien ça mercredi, j'ai, au dernier moment, prétendu que l'on m'appelait à Saint-Gratien... et je t'ai laissée seule aller à ce dîner. C'était faux ; à toi aussi je t'ai menti. C'est la première fois que je te mens. Je t'ai « pieusement » menti. Je suis parti à huit heures du soir droit devant moi, sans but... Je ne suis pas allé à Saint-Gratien... aucun malade ne m'attendait... Je suis allé tout seul dîner à Avignon et après cela au cinéma... voir d'ailleurs un mauvais film. Tu vois donc, ma chérie, Madeleine ma chérie, que j'ai systématiquement voulu ne pas aller chez Mme Savignol... que j'ai tout fait pour ne pas m'encourager dans le... dans l'incontestable plaisir que j'aurais eu à la voir... à la voir... à passer deux heures consécutives ou trois dans sa maison... dans son ambiance agréable... en face d'elle... à son contact. Tu me connais, je crois, presque aussi bien que je me connais moi-même. Tu as pu, par conséquent, ces derniers temps — particulièrement ce dernier mois — remarquer que je n'étais pas toujours limpide, clair... détendu... ordinaire, quoi !... que je n'étais pas « moi » normal !

MADELEINE, *affirmation totale.* — Exactement.

XAVIER. — Parbleu, voyons ! Puisque je me confesse à toi ! *(Un temps.)* Bon, alors maintenant, entrons bien dans le sujet : qu'est-ce qui se passe exactement ? Car je veux, ah ! je veux examiner cela avec toi, que l'on voie ça cliniquement. Je t'appelle en consultation, en quelque sorte. C'est ridicule, je le sais, qu'un homme, au point de trouble où j'en suis, parce qu'il est médecin prononce le mot « cliniquement », quand il s'agit d'une chose morale aussi « humaine »... aussi humainement humaine ! Mais je l'affirme... ce n'est pas de la déformation professionnelle ! Ah ! non, ah ! non ! je ne suis pas médecin en ce moment ! je n'ai pas de profession, j'exerce tristement la profession d'homme désarmé... C'est une profession parfois délicate à exercer et j'ai conscience de subir aujourd'hui la loi commune... aussi bêtement qu'un spécialiste des poumons et qui se serait fait chopper par le B. K. (1).

(1) B. K. Bacille de Kock.

Madeleine le regarde avec une immense tendresse dans laquelle il y a certainement de la pitié. Brusquement elle se lève et va à lui, qui depuis un moment s'est mis à marcher, et elle l'embrasse.

MADELEINE. — Mon chéri, mon chéri.

XAVIER, *à son tour, lui prenant les deux mains.* — Merveilleuse petite Madeleine !... Ah ! la la ! comme tu me donnes raison de t'avoir appelée ! *(Madeleine va se rasseoir et Xavier s'accoude à la table sur le côté, face à la gauche comme s'il faisait une conférence.)* Donc, je voudrais m'exposer à moi-même, t'exposer à toi-même, analytiquement ce qui m'arrive, me disséquer devant toi à haute voix. *(Il se concentre longtemps et fixe un point au centre de la table.)* Hélène Savignol est belle... elle est gaie... elle est saine... racée... enfin je veux dire par là, très à l'aise dans la vie, dans ses gestes qui sont justes, élégants... harmonieux... son éducation est parfaite, raffinée même...

MADELEINE, *avec une pointe d'amertume.* — Ça s'appelle « racée », exactement.

XAVIER, *il pense à haute voix.* — Si tu veux. Elle est enfant... mutine par moments, amusante, joviale... animale peut-être... mais pas bestialement !... Ah non ! Un petit animal qui respire avec plaisir et qui mord dans les fruits de la vie normalement... sans aucune goinfrerie... qui respire la vie, l'air frais du jour... Juste assez coquette pour laisser deviner qu'elle est peut-être troublée... qu'elle peut être troublée ; mais on n'est jamais sûr qu'elle soit troublée profondément... Et soi, on ne peut absolument pas se rendre compte, soi, du moment où le trouble qu'elle suscite en vous a commencé. C'est ça, *c'est ça !...* qui finalement est lancinant... *(Il est tout à son trouble. A ce moment-là, Madeleine gênée malgré elle, se lève et se dirige vers la porte comme si elle ne pouvait pas en entendre davantage. Mais Xavier, la tête dans ses mains, s'analysant presque les yeux fermés, ne s'est pas aperçu du mouvement de Madeleine. Il semble presser son cerveau comme pour en faire sortir une quintessence d'analyse. Il pourrait parler indéfiniment et, lorsqu'il s'arrêterait, il ne trouverait plus personne à son « réveil », sans savoir seulement à quel moment il a commencé d'être seul. Madeleine, arrivée à la porte, sur le point de sortir, s'arrête, l'écoute encore parler et demeure ainsi presque le front collé à la porte, tournant le dos à Xavier ; souffrant probablement le martyre. Xavier, de son bras tendu, a atteint sur la table un objet quelconque qu'il manie.)* Elle vit aussi, il faut le dire, dans une ambiance de confort, d'élégance agréable, attirante même, qui doit évidemment faciliter qu'on lui porte attention et qu'on se laisse aller à apprécier son charme naturel incontestable... Et ce qui augmente son attrait, c'est que, je crois... je crois... — non, non, j'en suis certain, sans quoi je me serais écarté d'elle avec mépris, indifférence tout au moins — c'est qu'elle est honnête ! Et moi je suis évidemment sensible à l'honnêteté, à la santé, à la loyauté... ah oui ! Car il y a des hommes, dont je suis, *(Ici, il rompt son attitude d'automate, redresse son corps jusqu'ici tassé, rentre dans la vie et se met à converser avec l'être de sa vie Madeleine.)* qui sont absolument inaccessibles, rigoureusement imperméables aux artifices des ordinaires séductrices, aux classiques défauts des femmes... Et je crois même, en définitive, que pour ces êtres — dont je suis, je le répète — la santé morale, l'ingénuité sont infiniment plus sollicitantes, attractives et... dangereuses peut-être aussi, que tous ces artifices et ces simagrées de femmes dites parisiennes qui ne font sombrer que les vulgaires, les grossiers... ou les naïfs. *(Maintenant il est complètement « réveillé », et définitivement cette fois-ci. Il voit en face de lui Madeleine qui est revenue de la porte et se tient maintenant en face de lui, presque inexpressive, comme une statue énigmatique. Alors il la regarde longuement. Il comprend rétrospectivement tout le mal qu'il a pu lui faire et il se précipite sur elle.)* Madeleine !... Chérie !... Madeleine ! Parle-moi ! Mais voyons, réagis ! réponds-moi ! Je crois que je viens pour ainsi dire de rêver à haute voix. Oui, je crois littéralement m'éveiller comme un somnambule ; et j'ai conscience, je te dis que j'ai même dû rêver à haute voix comme sous l'impression... d'un sérum de vérité. *(Maintenant, tout à fait maître de ses sensations, il est devenu complètement normal et il discute clairement.)* Seulement ce sérum c'est moi qui me le suis volontairement administré. *(Grand silence.)* Madeleine, voyons tu me tortures !... tu es tellement, tellement intelligente ! Crois-tu que j'aurais pu aborder seulement cette conversation si je ne t'avais pas, dès le début, placée au tout premier plan de ma vie ? Puisque c'est toi que j'ai appelée ! C'est à toi que je suis venu expliquer ma maladie, comme je t'aurais dit : « Je souffre d'ici et de là... et puis de là... qu'est-ce qu'il faut faire ? Soigne-moi ». Est-ce que tu ne m'aurais pas alors soigné avec le plus inlassable dévouement ?

MADELEINE, *d'abord automate, puis l'humain se dégage.* — Oui, mon chéri... *(On ne sait pas encore, on ne peut pas, dans cette intonation déceler quoi que ce soit des réactions de Madeleine. Elle prend Xavier par la main, elle gagne le divan, s'y laisse choir avec lassitude, tient toujours Xavier par la main, le fait asseoir à côté d'elle et, de son autre main libre, peigne sa propre chevelure, la rejette d'un grand geste courageux en arrière, les yeux toujours fixés vers un au-delà de superintelligence... en s'étudiant incontestablement pendant tout ce temps. Puis brusquement elle aussi semble redescendre dans la réalité et*

avoir pris une décision. Elle se tourne carrément vers Xavier.) Je t'aiderai, Xavier, je vais t'aider... N'aie pas peur, mon amour, je suis là, je ne te quitte pas. *(Elle emprisonne dans ses deux mains une main de Xavier et la pétrit.)* Je vais t'aider... C'est une crise, on en sortira. Ça devait arriver. Je l'ai toujours attendue, cette crise... elle me surprend moins que toi. Tu ne t'es jamais douté que je l'ai toujours attendue... Je suis même soulagée qu'elle ait éclaté enfin !... Mon angoisse est finie, *la chose a eu lieu*, je ne l'attendrai plus. Il y a des gens qui souhaitent qu'un malheur soit enfin arrivé, tant ils ont souffert de l'attendre... de le sentir planer, en sachant bien qu'il arrivera fatalement !... Eh bien, voilà, c'est ça. On va pouvoir maintenant... je vais pouvoir maintenant m'occuper de toi; *c'est arrivé !...* Tu te rappelles, il y a seize ans, lorsqu'une nuit, à Cochin, tu m'as dit sans préparation, sans la moindre préparation : « Madeleine, je t'épouse ? » Ma première, mon immédiate réaction a été de pleurer sans pouvoir même dire un mot. Je n'avais rien d'autre à faire qu'à me taire et je n'aurais d'ailleurs pas pu faire autre chose, c'est certain. Si j'ai pleuré, c'est parce que depuis le jour où je t'avais connu; j'avais pour toi un culte ! Ça avait commencé par de l'estime... c'était bientôt passé à de l'admiration... et puis du culte... c'est ainsi. Et si tu ne m'avais pas brusquement fait ta déclaration inattendue, tu aurais pu ne jamais soupçonner que tu avais seulement retenu mon attention. Même si l'on était restés dix ans dans le même service, côte à côte, je ne t'aurais, moi, jamais fait d'avances, tu t'en doutes. Et puis, si j'ai pleuré, *(Elle réfléchit...)* — oui j'aurai mis quinze ans à t'avouer cela — si j'ai pleuré c'est très probablement parce que j'entrevoyais tout ce que j'aurais à faire pour tenir le coup, moi, petite infirmière, avec un garçon qui allait peut-être devenir un des maîtres de demain !... et qui pouvait prétendre aux plus belles et aux plus brillantes filles de Paris. Alors ce qui m'arrive aujourd'hui, c'était un peu fatal et je serais stupide simplement si je ne comprenais pas que tout cela c'est un total... une conséquence inévitable du passé... une chose qui remonte parce qu'elle n'était pas tout à fait morte, un germe qui, depuis longtemps peut-être, travaillait et qui est sorti... Eh bien, je ne veux voir que mon bonheur aujourd'hui dans tout cela, que mon bonheur !... Car mon bonheur c'est que tout ce que tu viens de m'expliquer, tu me l'aies expliqué à moi, sans plus tarder, et que tu te sois confessé à moi !... car tu t'es confessé et tu n'as rien gardé, ça je le sais ! Alors, chéri, si c'est vraiment ce que tu attends de moi, je vais t'aider, je vais faire le possible, je t'ai dit, et... *(Les yeux pleins de larmes :)* et je le ferai de tout mon cœur.

XAVIER, *il l'enlace un instant.* — Chérie !... Va, va, va... continue de me parler, je t'en conjure ! je t'en prie ! Nous sommes peut-être au moment le plus parfait de notre entente ; car c'est la première épreuve qu'on affronte ! Continue de me parler... je ne t'ai jamais autant et aussi valablement aimée !

MADELEINE, *en se dégageant doucement, et toute à son épanchement.* — Et... même si je devais... pour un temps, un certain temps, m'effacer, sois assuré que je le ferais courageusement... car je ne veux à aucun prix, à aucun prix, que tu te contraignes pour moi, pour m'épargner. Ces décisions rapides, ça ne dure pas longtemps, ça ne peut pas tenir ; car on les fait payer malgré soi, tôt ou tard, à ceux qu'on a voulu épargner sur le moment !... Oh ! mais moi je le sais, car je reçois ici des confidences qui ne sont pas toutes d'ordre médical. Et puis enfin je suis bien convaincue que, quoi qu'il arrive, tu sauras toujours que de toutes celles qui pourraient venir, c'est moi qui t'aurai le plus aimé.

Il la reprend contre lui et la garde un temps sans qu'ils s'embrassent.

XAVIER, *maintenant très clair.* — Et maintenant je te supplie, je te demande, de ne conserver par devers toi aucune arrière pensée, pas la moindre parcelle d'impression défavorable à l'endroit de la pauvre Hélène Savignol. Ma confession équivaudrait à la pire muflerie ! à la plus sotte indélicatesse !... C'est bien simple : personne, tu m'entends, personne, ne pourrait admettre ce que je viens de faire ! Personne ne pourrait l'imaginer ! D'abord, parce qu'une femme comme toi, à qui l'on puisse parler comme je l'ai fait, n'existe pas !... à peu près pas ; seulement moi je savais ce que je faisais. Ton rôle va maintenant consister à détruire en Hélène, par ta gentillesse, ta charmante grâce et ta... réelle séduction spirituelle, toute velléité de... à mon sujet — si toutefois cette velléité venait à naître en elle — car bien évidemment elle a pour moi une énorme sympathie, ça n'est pas niable. Ce sont des choses qui se sentent... et tu dois bien d'ailleurs l'avoir senti. *(Madeleine exprime par un geste de la tête : « Voyons » !)* N'est-ce pas ? Oh ! ça ne devait pas être bien flagrant ! mais il n'est pas surprenant que cela ait été visible, perceptible en tout cas par tes antennes.

MADELEINE. — Oui, maintenant, après ta révélation, je me rends compte de certaines intonations... certains silences suspendus... certains regards sur toi... dont je n'aurais pas songé à prendre ombrage... cela me paraissait si naturel... *(Il la regarde, l'admire et l'étreint.)* et si normal qu'on ait pour toi de l'admiration... de l'amitié... et même de l'attachement !

XAVIER. — Ah ! on peut tout te dire, à toi. Tu es... c'est bien simple, tu es plus encore que « ma femme » ; tu es mon miroir ! mon

clair miroir ! Eh bien alors je vais finir de l'expliquer. Je te demande pardon de te parler encore comme je vais le faire — car cela pourrait passer pour de la fatuité insupportable chez un autre — : Hélène a en réalité été victime de ma netteté, de mon honnêteté. Je crois que ce qui l'a séduite en moi — je m'excuse pour le mot, mais je n'en ai pas d'autre pour l'instant — c'est ma différence avec la plupart des hommes dont elle a dû subir depuis longtemps les hommages obsédants. Je ne lui ai, moi, jamais donné aucun motif de trouble, pas le moindre ! Je n'ai évidemment rien fait pour jouer la carte « droiture », tu t'en doutes, comme la plupart des autres jouent la classique carte « séduction ». Si cette carte cependant j'avais consenti à la jouer, elle n'aurait probablement pas résisté. Toi seule peux comprendre combien je mets peu de fatuité à dire ça ! Et sa faute, pourtant, n'aurait pas été supérieure. On parle de la perfidie des femmes... et les hommes alors ? Les femmes sont souvent des placières normales et des... réceptrices de l'amour, la nature les a faites ainsi. Il appartient à l'homme de répondre simplement : « Je suis preneur ». Et en effet, à peu près toujours, ils leur donnent à savoir qu'ils sont preneurs.

MADELEINE, *elle affecte de rire.* — Tu es sévère... il me semble, tu es sévère, là, pour tes copains !

XAVIER. — Ou en tout cas, qu'ils le seront peut-être un jour, si la dame veut bien ne pas se décourager et repasser... Et ils gardent l'espoir qu'elle repassera prochainement.

MADELEINE, *se tordant.* — Eh bien, tu as une idée des hommes... je t'assure !... et des femmes alors !

XAVIER. — Ah la la ! Ah la la !... Quelle chance j'ai eue personnellement que tu sois là ! Suppose que tu n'aies pas été à mes côtés, que tu ne te sois pas déjà installée près de moi pour m'épauler... dans quelle histoire je partais !... vers quelle source de soucis... de souffrance aussi... Ben dame, évidemment ! et peut-être de scandales !... où de drames même !... eh ! qui sait ? Car Hélène est mariée, et avec un garçon, ma foi, très bien, pour lequel j'ai beaucoup de sympathie... malgré — nous le savons — qu'il soit assez coureur. Mais tu sais que la sympathie... ne pèse pas beaucoup dans ce cas-là ! Et si tu avais été une de celles, innombrables, auxquelles on ne peut pas s'ouvrir, entièrement se confier, d'ici un mois ou deux, je fonçais dans cette aventure comme on descend en luge une pente à se tuer ! Je ne sais pas quel est exactement le pourcentage d'hommes qui auraient pu, dans de semblables circonstances, appeler leur femme à leur secours... je ne le crois pas très élevé. Mais ce dont par exemple je suis sûr, c'est qu'il ne se serait pas trouvé une femme sur mille pour répondre « Présent » sans discussion... et consentir à les écouter avec cette attention, cette émouvante bonne volonté et cette intelligence supérieure ! je le dis !... *(Brusque rétablissement.)* Allez !... on enchaîne... fini ! la crise est passée, en tout cas, je te promets bien qu'elle passera ! Je l'ai débridée devant toi, je ne pourrai jamais plus cultiver ça dans le silence désormais. Une chose pareille mise au jour a déjà perdu quatre-vingt-dix pour cent de sa saveur. *(Il affecte de rire... il s'arrête, près de sortir, regarde sa femme et l'étreint. Elle s'abandonne et l'agrippe avec une sorte de frénésie désespérée. Et brusquement, se détachant de lui, elle va s'asseoir sur le canapé, souriante, mais visiblement claquée. Il la regarde, un peu inquiet.)* Qu'est-ce qu'il y a, chérie ?

MADELEINE, *sourire exquis.* — J'ai les jambes un peu molles, ce n'est rien... ne fais pas attention... ça va passer...

Il la considère avec une tendresse teintée de remords. Et le rideau descend sur le sourire de Madeleine, adorable, mais qui est probablement le masque d'une certaine insécurité... Et cette tombée de rideau est très lente pendant que s'échange entre ces deux êtres une conversation muette des regards qui dit — mieux que les paroles — l'inquiétude interrogative de Madeleine... et l'incertitude de Xavier sur la solidité du serment qu'il vient de faire...

RIDEAU

ACTE III

Dans le même décor, quelques mois plus tard. Tous les personnages ont l'air d'être « endimanchés ».

SCENE I

MARIETTE, puis Mme CLAVEAU

Mariette, assez affairée, entre, portant un grand plateau chargé de verres qu'elle dispose, un par un, sur la large commode ancienne de droite. Elle sort aussitôt pour chercher un autre plateau chargé de tasses qu'elle pose sur le même meuble. A ce moment, on sonne au lointain. Mariette y va et bientôt revient, escortée de Mme Claveau.

Mme CLAVEAU. — Hé bé ! mais je vais te donner un coup de main.

MARIETTE. — Je suis tellement en retard ! Avec cette cérémonie, je n'ai pas eu le temps de mettre l'ordre... et, comme cet après-midi il va y avoir certainement tout plein de monde pour l'apéritif...

Mme CLAVEAU. — Je pense bien qu'il va vous en venir du monde ! aujourd'hui !

MARIETTE. — Je croyais pas que ça finirait si tard !... Nous venons juste de rentrer il n'y a pas un quart d'heure ! Deux ou trois fois j'ai bien essayé de me faufiler, mais impossible de sortir de cette foule ! J'étais prise dedans... Il y avait bien mille personnes au moins, peut-être plus.

Mme CLAVEAU. — Eh bé parbleu, avec tous ces discours, tout le monde voulait être au premier rang !... Que c'était beau ! Mon Dieu quelle réussite que c'était !

MARIETTE. — Et puis surtout, je ne pouvais pas quitter Madame qui ne se trouvait pas bien du tout...

Mme CLAVEAU. — C'est justement, je venais voir ce qu'elle avait ; car elle m'a paru bien fatiguée, la pauvre ! Je la regardais, au milieu des Autorités, comme de juste...

MARIETTE. — Ne m'en parle pas ; elle est là dans sa chambre ; aussi ne faisons pas trop de bruit. Elle n'a même pas voulu assister au vin d'honneur à la mairie. Tu penses s'il fallait qu'elle se sente fatiguée !

Mme CLAVEAU. — Quand même ! Quelle malchance, une fête pareille qui était, on peut le dire, presque uniquement en leur honneur !... le Docteur appelé brusquement par cet accident, et Madame souffrante maintenant ! C'est quand même trop de guigne !... Je la regardais pendant le discours du maire, je te dis, elle était blanche comme un linge.

MARIETTE. — Moi qui me tenais à côté d'elle, j'ai cru à un moment qu'elle allait se laisser aller !

Mme CLAVEAU. — Eh parbleu té, ça se comprend : l'émotion de cette fête !

MARIETTE. — Oh ! pas seulement ça... elle était déjà bien fatiguée hier soir, ça l'a prise tout d'un coup vers les six heures... oui par là.

Mme CLAVEAU. — Il y a tellement de temps aussi qu'elle se surmène !... Ce dispensaire leur a donné au Docteur, et à elle surtout, tant de tracas !... Alors, tu me disais qu'elle s'était déjà subitement sentie pas bien hier soir ?

MARIETTE. — Oui, tout à coup, subitement.

Mme CLAVEAU. — Et comment ça ? Moi je pensais, je te dis, que c'était l'émotion de tout ce que M. le Maire disait d'elle et du Docteur dans son discours ! Mon Dieu qu'il leur en a fait des compliments ! et mérités ! Et il fallait voir le Préfet s'il applaudissait de bon cœur !

MARIETTE. — Crois-tu ? Ah ! c'était beau !

Mme CLAVEAU. — Eh bé pardi, c'était leur fête, je te dis, cette inauguration du Dispensaire, parce que c'est bien à eux seuls qu'on le doit. Si elle aussi n'avait pas été là ce matin, de quoi cette fête aurait eu l'air ? Quelle guigne quand même qu'au moment juste où le maire commençait son beau discours, on soit venu chercher le Docteur pour ce grave accident ! On dit qu'il y a eu un grand blessé... et deux autres assez touchés !

MARIETTE. — On me l'a dit aussi...

Mme CLAVEAU. — Alors, qu'est-ce que tu me disais, qu'elle avait commencé Madame hier au soir à ne pas se sentir bien ? qu'est-ce qu'elle avait ?

MARIETTE. — Té... sans vous commander, si vous pouviez aller me chercher le dessus de buffet brodé que je viens de repasser ; il est sur le dos d'une chaise à la cuisine.

Mme Claveau sort, et revient bientôt avec une nappe brodée qu'elles disposent sur le buffet, y rangeant les verres par-dessus. En arrivant, Mme Claveau dit à Mariette, car on avait, entre temps, entendu sonner au loin :

Mme CLAVEAU. — Christiane Servière et Georgette Larivière sont là. Qu'est-ce qu'il faut que je leur dise ?

MARIETTE. — Oh ! laissez-les entrer, elles ne feront pas de bruit.

Mme Claveau va jusqu'au hall du fond et leur fait signe de venir en leur recommandant par gestes le silence.

SCENE II

LES MÊMES, CHRISTIANE SERVIERE ET GEORGETTE LARIVIERE

CHRISTIANE. — On venait voir comment se trouvait Madame. On était à la sortie de la réception des Autorités à la Mairie... on pensait bien qu'elle y était, on voulait l'embrasser... et...

GEORGETTE. — ...C'est là qu'on nous a dit qu'elle s'était trouvée souffrante. Pas possible ? Qu'est-ce qu'il y a ? Comment c'est arrivé subitement ?

Mme CLAVEAU, *prenant de l'importance comme si elle était de la maison.* — Chut ! Faites doucement, elle est là dans sa chambre. Elle n'était pas très bien depuis hier soir. Mariette va vous en parler.

MARIETTE, *plaçant les verres sur la nappe du buffet, affairée, malgré tout, par ses préparatifs de réception, aux deux jeunes filles.* — Té, sans vous commander, vous seriez bien gentilles de me chercher les bouteilles qui sont sur la table de la cuisine, préparées. Les autres c'est pour demeurer au frais jusqu'au dernier moment dans la glacière de l'office. *(On sonne.)* Allez voir aussi un peu qui c'est. *(Georgette et Christiane sortent.)* Ça va être une procession ! Je vais être obligée de les renvoyer tous !

Presque aussitôt Georgette introduit Hélène Savignol et se retire. Une certaine réserve chez les autres.

SCENE III

LES MÊMES, HELENE SAVIGNOL

HÉLÈNE, *très réservée aussi.* — On me dit que Mme Montal est souffrante ?

MARIETTE. — Elle s'est trouvée fatiguée... Oui, madame.

HÉLÈNE. — J'avais en effet remarqué pendant la cérémonie qu'elle ne paraissait pas très bien. Je me trouvais assez loin d'elle, mais d'où j'étais je la voyais. J'en avais même été frappée.

Hélène est visiblement préoccupée.

Mme CLAVEAU. — C'est justement de ça que nous parlions. Mariette était en train de me le raconter. *(Se tournant vers Mariette, elle lui donne la parole.)* Alors, tu nous disais...

Entre temps les deux jeunes filles ont apporté avec précaution les bouteilles réclamées qu'elles disposent sur le buffet.

MARIETTE. — Oui, ça l'a prise donc hier au soir subitement. Elle s'était beaucoup fatiguée tous ces temps-ci à préparer cette inauguration du Dispensaire... à apprendre aux jeunes filles tous ces chœurs, à envoyer toutes ces invitations. Combien de choses encore en plus de son travail près du docteur. Et c'est de l'occupation, je vous jure, son travail près du Docteur !

Mme CLAVEAU. — Ah ! la la. On le sait, va, on le sait !

MARIETTE. — Eh bien, il était six heures... oui, c'est ça, je rentrais de faire quelques commissions. Pendant que je n'étais pas là, elle avait eu la visite de Mathilde Sarradin. Vous la connaissez cette bavarde !... si j'avais été là je ne l'aurais pas reçue. Mais Madame, elle, l'avait reçue. J'arrive justement, comme Mathilde s'en allait, pour parler des commissions avec Madame. Et je la trouve là, étendue sur le divan, mais changée ! mais changée ! elle avait même comme des frissons... que c'était comme un tremblement. Elle me dit simplement qu'elle veut se coucher, qu'elle ne veut voir personne. Impossible de lui faire dire où elle a mal. Elle n'a voulu ni infusion ni bouillotte. Même Monsieur — qui est rentré seulement deux heures après, vers les huit heures — elle n'a pas voulu l'écouter. Il a été obligé de la laisser. Elle n'a voulu prendre aucun remède. Ensuite vers dix heures du soir, Monsieur est revenu. Ils ont parlé pendant peut-être plus d'une heure tous les deux. Moi je ne m'étais pas couchée... Monsieur en sortant de la chambre m'a dit que c'était le surmenage et qu'il fallait la laisser dans le silence. Mais j'ai bien vu qu'il avait l'air assez préoccupé, Monsieur... Et même qu'il m'a demandé de lui faire un lit pour lui au petit salon sur le divan, pour que Madame puisse reposer. Depuis que je suis là, c'est la première fois qu'il la quitte la nuit. Ce matin déjà, elle se sentait mieux. Et naturellement, elle a voulu être à l'inauguration du Dispensaire ! Vous pensez !... Elle s'est forcée.

Mme CLAVEAU. — Et je comprends. Il aurait fallu qu'elle ne puisse pas se lever, pour ne pas y assister !... Que c'était leur triomphe ! comme dit tout le monde.

MARIETTE. — Elle a fait un effort ! mais, qu'est-ce que vous voulez, hein ? cet effort, il fallait bien qu'elle le fasse, *aujourd'hui !*

CHRISTIANE. — Ben naturellement, c'était leur grande fête à eux... « leur triomphe » comme dit Armande.

GEORGETTE. — Tu peux le dire, parce que le Dispensaire, sans eux qui l'ont fait de toutes pièces, on pouvait toujours l'attendre.

Mme Claveau. — Avant longtemps, il n'y en ara pas de pareil dans tout le département !

Mariette. — Je l'ai accompagnée, comme en vous pensez, et je ne l'ai pas quittée une seconde. Elle s'est très bien tenue pendant toute la cérémonie. C'est seulement pendant le discours du Maire qu'elle a commencé à pencher... Peut-être qu'elle était préoccupée du départ du Docteur, parce que juste à ce moment — le Préfet venait de terminer, le Maire n'avait pas commencé son discours — on annonce qu'un grave accident d'auto a eu lieu par là-bas dans la descente.

Mme Claveau. — Avec toutes ces voitures qui marchaient comme des fous, dans ces tournants, deux autos se sont tamponnées : une qui amenait les photographes de la presse — l'on m'a dit — et une camionnette d'un limonadier d'Avignon qui descendait de porter des paniers de bière chez les cafetiers.

Christiane, *à Hélène.* — Quel malheur, croyez-vous ! Et le Docteur est peut-être le seul qui n'y a pas assisté !

Georgette. — Eh ! il a bien fallu qu'il aille au secours des blessés. Il était le seul Docteur !

Le téléphone retentit. Mariette va répondre.

Mariette. — Allô ! c'est Mariette, Monsieur. *(Aux autres, rapidement :)* C'est le Docteur. On est rentrés de la cérémonie il y a juste une demi-heure. Quelle belle fête... Quel hommage que Monsieur... Je pense bien !... Oh mais je ne l'ai pas quittée !... Ben, un peu fatiguée toujours pardi ! Elle a voulu rentrer de suite après, elle n'a pas été à la mairie... Je ne l'ai pas quittée, Monsieur peut le penser !... Elle repose dans sa chambre... Je lui ai fait prendre une infusion... Dès qu'elle sonnera, je lui dirai que Monsieur va bientôt rentrer... c'est ça. *(Elle raccroche.)* C'est le Docteur qui demandait des nouvelles de Madame. Il téléphone d'Avignon où il a dû transporter le plus blessé. *(On entend le grelot d'une sonnette d'intérieur.)* Té, Madame a sonné.

Hélène, *demeurée à l'écart, elle a écouté tout cela dans une sorte d'anxiété.* — Mariette, je vous prie, dites-lui que je suis là, et que j'insiste pour la voir... et que je lui promets de ne la tenir que cinq minutes, guère plus...

Mariette. — Je lui dirai, je vous promets.

Elle sort.

SCENE IV

LES MÊMES, MOINS MARIETTE

Christiane. — Quel beau discours il a fait, M. Trézel ! et tout le monde le pensait ce qu'il a dit !

Georgette. — Monsieur le Maire ? et je comprends ! A moi ça m'a fait un effet ! C'est vrai, tout ce qu'il a pu dire tout le monde l'aurait dit... ou enfin en tous cas, tout le monde le pensait.

Mme Claveau, *à Hélène.* — On les aime, vous savez, l'un autant que l'autre à Calzan ! On ne fait pas de différence !

Christiane. — On peut le dire ! On ne les sépare pas. Ils ne font qu'un pour tout le monde ! Ils ne font qu'un !

Mme Claveau. — Aussi c'est pas pour rien que la moitié des compliments s'adressait à Madame ; parce que, sans elle, le Docteur, combien de choses qu'il pourrait pas faire ! Elle est toujours à ses côtés comme si elle était son assistante...

Christiane. — Et elle demande pas un sou de plus pour tous ces soins ! remarquez bien !

Elles ont beau essayer d'intégrer Hélène dans la conversation, celle-ci semble plus préoccupée à mesure que montent les louanges de ces femmes simples pour ce couple légendaire.

Mme Claveau, *légèrement provocatrice.* — Vous ne le croyez pas, madame Savignol, que c'est vrai tout ce que je dis ?

Hélène, *arrachée à ses mystérieuses pensées secrètes.* — Je pense bien... je pense bien !

Un long silence, Mariette revient.

Mariette. — Madame est un peu mieux. Cette infusion l'a soulagée, elle est plus calme. *(A Hélène Savignol :)* Elle accepte de vous voir, mais elle va venir ici, parce que la chambre est tellement en désordre ce matin ! Té... Madame Claveau, venez. *(D'un geste elle emmène les trois femmes.)* Mais elle est encore fatiguée !

Mme Claveau, *sur le point de sortir, à Hélène.* — A votre place, moi, je ne la ferais pas trop parler ; vous comprenez comment je vous dis ça... bien entendu !...

Elles sortent toutes. Hélène semble tout à coup prise de panique... inexplicablement.

SCENE V

HELENE, MADELEINE

Avant que Madeleine entre, Hélène paraît donc très préoccupée. Ce n'est pas simplement l'attitude d'une femme qui vient voir une amie fatiguée. Il y a chez elle quelque chose qui tient de l'obsession. Madeleine entre, hermétique, son air contraste immédiatement avec celui toujours si rayonnant que nous lui connaissons. Hélène se précipite sur elle et l'étreint, malgré que Madeleine ait eu un mouvement de

recul ; mais l'élan d'Hélène a été si violent qu'il a, en quelque sorte, absorbé le ressaisissement de Madeleine.

MADELEINE, *se raidissant et se laissant choir sur le plus prochain siège.* — Et vous avez pu m'embrasser ! *(Hélène feint l'incompréhension.)* Oui oui, Hélène, vous ! Vous avez pu m'embrasser ! Moi ! moi, la femme de votre amant ! *(Ces derniers mots sont implacables... Hélène comme si elle recevait un rocher sur la tête se laisse choir dans un fauteuil, se voile la face et se tait. Un grand silence s'installe, Madeleine la regarde un moment.)* Eh bien voilà !... la scène que j'allais vous faire est terminée... c'est fini. Qu'est-ce que vous voulez que je dise d'autre, maintenant ?... Ah ! ça n'a pas été bien long de vous arracher un aveu ! C'est une justice à vous rendre ! Il est vrai que j'avais des preuves irréfutables... Oh ! il n'y a pas longtemps que je les ai : depuis hier soir ! Mais ces preuves, vous ne les connaissiez pas, et vous auriez fort bien pu me jouer la comédie de la stupéfaction et vous défendre désespérément ! D'ailleurs, je vous affirme que si vous ne vous étiez pas rendue du premier coup, je ne serais pas demeurée en face de vous, ici, une seconde ! Je vous aurais jeté ma certitude comme une pierre à la figure et je serais sortie, pour ne pas vous pousser dehors. *(Elle regarde maintenant longuement Hélène qui sanglote, le visage toujours dans ses mains.)* Mais je vous vois, et je me dis : sa faute, c'est d'avoir aimé Xavier que j'aime !... qu'on ne peut pas ne pas aimer !...

Et elle pleure.

HÉLÈNE, *avec une ferveur d'humilité.* — Ah Madeleine ! non jamais... jamais vous ne pourriez imaginer par quoi moi personnellement je suis passée !... Mais que vous ! vous ! vous puissiez réaliser... la vérité... c'est inouï !...

Et elle retombe dans son désespoir.

MADELEINE. — Hé oui Hélène, vous voyez... c'est moi qui parle ainsi ; car Xavier m'a tout dit dès la première seconde, il y a trois mois... Il est venu vers moi comme vers un camarade auquel on ferait part... *(Elle cherche.)* d'une difficulté... dans le mécanisme du métier. Il vous a tout de suite défendue avec une générosité !... Oui c'était en février dernier... De sorte que si depuis — rappelez-vous — vous avez remarqué une accentuation de mon amabilité à votre égard, des avances même d'amitié dont j'ai, la première, pris l'initiative, c'est que j'ai cru pouvoir par là vous désarmer... vous détourner de me tromper... de trahir une amie... J'ai voulu, entre vous et mon mari, introduire notre amitié à vous et moi ! J'ai savamment recherché votre affection. J'ai même recherché votre tendresse ! et je l'avais gagnée... enfin je croyais !... Ah je l'avais pourtant bien cru !...

HÉLÈNE, *dans les larmes du désespoir.* — Ah ! vous pouvez le croire, Madeleine ! vous pouvez ! Et, pour aussi anormal et invraisemblable... de cynisme que la chose puisse vous paraître, j'éprouve pour vous en ce moment un sentiment d'affection désespérée, je suis absolument désespérée !

MADELEINE, *comme si elle ne l'écoutait pas elle enchaîne.* — Et je n'y avais pas eu grand mal car vous me plaisiez infiniment... Pensez que loin de m'en montrer jalouse, l'affection que vous éprouviez pour mon mari créait entre nous deux une sorte d'affinité, de goût commun... je l'imaginais du moins...

HÉLÈNE, *de plus en plus exaltée par son sincère remords.* — Ah ! Madeleine, vous me torturez ! car moi aussi je vous ai tout de suite aimée ! Oui, oui tant pis, je le répète, je le crie ! On peut aimer une amie et la tromper ! je le crierais devant mille personnes qui peut-être pousseraient de rire de m'entendre, mais cela m'est égal, ça m'est égal...

MADELEINE, *toujours enchaînant comme si Hélène ne l'avait pas interrompue.* — Je savais par lui que vous le troubliez, mais me jurait au même instant que vous, par contre, vous étiez inattaquable ! Et même lorsque j'ai acquis l'absolue certitude qu'entre Xavier et vous les choses avaient repris leur cours normal, après cette première crise, il y a trois mois, que toute velléité d'attachement pour lui était finie, je me suis mise à vous aimer vraiment et sans la moindre affectation ; d'abord parce que vous étiez séduisante, si charmante... et puis parce que j'en étais arrivée à vous plaindre de souffrir. *(Têtue :)* Oui, oui, oui, *à vous plaindre* croyez-vous ? car il me paraissait impossible qu'on ne souffrit pas de n'avoir pas la permission d'aimer Xavier !

Son accent est d'une humanité irrésistible ! presque comme celui d'un enfant.

HÉLÈNE, *accablée par cette grandeur d'âme.* — Taisez-vous, Madeleine ! taisez-vous, mais taisez-vous ! Vous ne pouvez rien trouver de plus pénible à me dire ; c'est affreux ! Vous avez de ces mots !

MADELEINE, *au sommet de l'humanité.* — Je ne peux pas vous donner de plus haute preuve de mon amour pour lui, et de ma souffrance aussi... et de ma naïveté de jugement. Et j'en étais arrivée à être si paisible... et si sûre de vous et de votre amitié, que c'était moi qui donnais des conseils à Xavier que je sentais inquiet, parfois nerveux, repris, insatisfait d'une chose commencée et pas finie... *(Elle arrête de la main la réplique d'Hélène.)* Tenez, Hélène, écoutez ça : un soir, et sans qu'il m'ait fait la moindre confidence — mais je lisais si bien en lui — je lui ai dit :

Xavier, fais attention ! prends garde de ne pas faire souffrir Hélène... » *(A ce moment-là, Hélène quitte son siège, se jette aux genoux de Madeleine, lui prend la main qu'elle embrasse longuement et demeure ainsi sanglotant, le visage sur la main de Madeleine, reposant sur le genou de cette dernière, laquelle enchaîne toujours :)* ...Et j'ai même ajouté : « car moi qui suis une femme, je me rends compte qu'elle souffre... j'en suis sûre ! En tous cas, à sa place, moi je souffrirais ! »

HÉLÈNE, *se relevant, elle arpente désespérée, puis regagne son siège où elle s'effondre..* — Taisez-vous ! taisez-vous ! Madeleine, taisez-vous ! C'est pire pour moi que des insultes ! J'aimerais cent fois mieux être injuriée !

MADELEINE, *comme si elle voulait écraser Hélène de sa générosité.* — C'était... — je m'en souviens comme si cela venait de se passer — c'était le soir où nous avions dîné chez vous et où vous vous étiez blessée en essayant d'ouvrir une bouteille de champagne. Et pendant qu'il vous faisait un pansement, en vous tenant le bras... il vous disait des choses si drôles, si comiques... si gentilles, comme à un enfant... avec un charme à lui auquel, je le sais bien, il est difficile de résister... Oh ! mais allez, je le sais bien ! C'est comme ça que moi je me suis mise à l'adorer lorsque j'étais dans son service à Paris, il y a seize ans. *(Préoccupée de cacher son origine :)* Oui, c'est de cette façon-là qu'on s'est connus à la « Croix-Rouge », il y a seize ans !

HÉLÈNE. — Vous êtes merveilleuse, Madeleine ! Je pourrais vous le répéter pendant des heures sans trouver autre chose à dire. Je suis absolument désespérée de vous avoir fait ce mal. Ah ! ce que je peux *payer* en ce moment ! Non il n'y a pas de pire punition que d'être devant vous dans la situation affreuse où je me trouve ! Jamais personne je crois bien ne s'y est trouvé ! Aimer une amie comme vous, l'estimer comme je vous estime... l'admirer, vouloir faire d'elle son amie, l'avoir prise comme modèle dans la vie — pour l'idéal de sa conduite, je le jure ! je le jure ! — ...et la tromper ! Pourquoi notre sale nature humaine peut-elle nous porter à faire ça !... Madeleine écoutez bien ce que je vais vous dire : Je jurerai sur l'être que vous me désignerez... — tenez sur mon enfant, sur la vie de mon enfant qui est ma seule sauvegarde, oui, ma seule, ici-bas, vous le savez — je jurerai que, lorsque vous ayant trompée, je me suis retrouvée en tête à tête avec ma conscience, j'ai connu un véritable désespoir ! une honte, une répugnance de moi-même ! telle que j'aurais été capable de venir vous crier aussitôt mon infâmie ! afin que cet aveu, auquel rien, rien, absolument rien ne m'obligeait, vous montrât bien mon repentir ! *(Hélène à ce moment se lève, se dirige vers Madeleine et croisant les mains avec une sorte de ferveur de sincérité, tout proche maintenant de Madeleine qui va l'écouter avec une visible émotion :)* Madeleine ! écoutez-moi bien encore !... Pendant cette cérémonie de tout à l'heure j'ai souffert indiciblement ! Voilà pourquoi je suis ici en ce moment. Chacune des phrases des discours qui célébraient votre union et vos exceptionnelles qualités à vous et à Xavier, étaient autant de coups de poings sur mon visage à moi ! J'ai éprouvé la pire honte ! Je ne vous quittais pas des yeux... J'ai vu votre émotion... Je vous ai vue presque défaillir ! et me suis dit : « Voilà exactement comment elle serait si elle apprenait jamais ma trahison ! » A cette minute j'ai payé !... Quoi que vous me disiez maintenant, vous ne m'infligerez jamais une pire punition ! Je me présente à vous purifiée, si je puis dire, je le jure Madeleine, je le jure !... Oui purifiée !

MADELEINE. — Hélène ! Moi aussi je vous ai vue dans le même moment... car vous me faisiez face... Heureusement pour vous que votre honte personnelle n'a pas permis à vos yeux de trouver les miens ! Vous avez même à un moment quitté le premier rang... Vous avez fui... probablement pour ne plus demeurer sous mon regard ! Vous avez fui !

HÉLÈNE, *acquiesçant.* — Oui, oui c'est vrai...

Un long silence. Hélène va se rasseoir, Madeleine se lève, marche et parle avec des arrêts.

MADELEINE, *qui fait un calcul et tire des déductions.* — Peut-être est-ce mieux, tout compte fait, qu'une chose immanquable ait fini par arriver, mais *soit finie !...* Oui, j'en arrive aujourd'hui à me demander s'il n'est pas préférable — pour une épouse qui risque son bonheur dans ce genre d'aventure — que les amants finalement aient pu se joindre... se satisfaire, et ensemble épuiser leur curiosité *physique* et se repentir après, de l'avoir satisfaite enfin !... Car il est bien possible que la curiosité — le plus souvent — soit l'attraction la plus forte de l'amour... Après, presque toujours, toute continuation est déception lorsqu'il n'y a pas les milliers de détails de la vie matérielle qui vous lient comme ils nous lient indissolublement Xavier et moi. *(Ceci est dit avec opiniâtreté, faisant toujours le bilan, mais plus pour elle-même que pour son interlocutrice.)* Peut-être est-ce cela que je dois aujourd'hui considérer. Il faut me dire ça, me raccrocher à ça !

HÉLÈNE. — Oui Madeleine ! vous avez raison ! Et tout ce que vous dites est si plein de santé ! de vérité ! Mais moi... qu'est-ce que je suis à côté de vous ? Une femme sans mérite et sans beaucoup d'utilité !...

MADELEINE, *comme s'éveillant, et avec une âpreté subite.* — Oui ! oui ! oui ! oui ! c'est moi qui ai droit à lui ! Nous nous sommes faits *ensemble*, l'un par l'autre ! Vous n'avez eu que la peine, vous, de le trouver à votre

goût ! Je ne veux pas savoir quel est, de Xavier ou de vous, celui qui a, le premier, entraîné l'autre. Il y a des cas où la responsabilité est partagée... Tant pis ! fatalité !... Je suis une réaliste et ne veux voir de tout, que la réalité. Mais de vous et de moi, la plus qualifiée pour comprendre mon mari, c'est moi ! Dites-vous bien qu'il est le premier à le savoir et je n'en suis pas peu fière en ce moment ! Vous n'avez plus maintenant aucune chance auprès de lui... C'est là mon seul profit... Je crois que nous avons tout dit.

Et ces déclarations sont l'équivalent d'un soufflet. Silence lourd. Elle se lève. On frappe à la porte. Entre Mariette.

MARIETTE. — Voilà Monsieur, j'ai entendu l'auto. *(Hélène se lève brusquement.)* Oh ! il en a encore pour un petit moment, parce qu'il y a bien une quinzaine de personnes dans la rue qui l'attendaient.

Mariette ressort.

HÉLÈNE, *paniquée.* — Je ne veux pas qu'il me rencontre.

MADELEINE. — Vous allez passer par là. *(Elle lui indique une porte à droite.)* Vous resterez quelques secondes au petit salon, je le retiendrai ici. Pendant ce temps vous traverserez le hall. Je ne veux pas qu'il sache que vous êtes venue. Il vous mépriserait d'ailleurs, d'avoir eu l'audace de me visiter en ce moment car il ne saurait pas où nous en sommes arrivées, d'une chose à l'autre, en parlant... Il ne le comprendrait pas !

Hélène a gagné la porte de droite.

HÉLÈNE. — Dites-vous, Madeleine — oh ! cela, dites-le vous — que seul c'est le remords qui m'a conduite ici et ne l'oubliez jamais ! Vous n'entendrez plus bientôt parler de moi... car cette nuit il m'était venu l'idée... — pour couper court à toute velléité d'aventure où je pressentais bien qu'il n'y avait que malheur en perspective — il m'était venu l'idée de quitter le pays. C'est maintenant une inébranlable décision ! Pardonnez-moi, pour me faciliter mon sacrifice, mon immense sacrifice ! Et vous, vous devez savoir que c'en est un !

MADELEINE, *dont bientôt la mansuétude évolue presque en haine.* — Oui, vous avez raison, allez-vous en de notre vie. La mienne, je l'avoue, ne serait plus possible... et, je pense, la sienne aussi. *la sienne aussi !* Soyez en bien persuadée !

Hélène sort. Madeleine brisée se laisse aller sur le divan, bras ballants, tête en arrière afin que le grand silence facilite la détente qui la préparera à l'arrivée de son mari.

MARIETTE, *arrivant tendre et prévenante.* — Mme Savignol est partie ?

Madeleine fait signe que oui.

MADELEINE. — Elle va s'en aller. Elle est allée au petit salon chercher une partition de musique... laisse-la.

MARIETTE. — Ça n'a pas trop dérangé Madame cette visite ? J'étais venue exprès pour le cas où elle aurait fatigué Madame. Madame ne veut pas aller se recoucher ? je viens de faire la chambre... J'ai préparé une infusion de menthe... c'est calmant... je vous l'ai portée là-bas.

MADELEINE. — Merci, ma petite Mariette, tu es gentille.

Mariette sort et revient.

MARIETTE. — Voilà enfin Monsieur !

Mariette sort.

SCENE VI

MADELEINE, XAVIER

Xavier, pas très fier, entre avec précaution, comme dans la chambre d'un malade. Il s'arrête une seconde, regarde Madeleine, avec précaution l'embrasse sur le front ; lui prend les jambes et les allonge sur le divan. Il arpente la pièce, s'essuie le front, regarde souvent Madeleine.

XAVIER. — Crois-tu ? Quelle malchance cet accident d'auto, juste au moment où le pauvre Trézel allait commencer son discours ! Tel que je le connais, il a dû être empoisonné de mon départ... Tout le monde m'a dit combien il avait été gentil pour nous ! *(On sent qu'il s'attarde dans les préliminaires.)* Qu'est-ce que tu veux, il fallait bien que j'y aille ; car Marchand et Palaud qui devaient être à l'inauguration du Dispensaire et qui seraient allés me remplacer, ont été tous les deux appelés ce matin, Marchand pour une grave urgence et Palaud pour un accident à l'usine de tissage de Vaison... Décidément tout semble en ce moment s'être ligué !... Il a été bien amoché, le chauffeur de cette voiture de la presse ! l'artère gauche radiale sectionnée, deux côtes fracturées, je n'ai eu que le temps de ligaturer son avant-bras... avec ma ceinture... et de le conduire vivement à la clinique de Buffel à Avignon, où on l'a opéré illico. Je n'ai pas pu faire autrement que d'y assister. Cela ne s'est pas trop mal passé !... C'est de là-bas que j'ai téléphoné pour savoir comment tu étais... comment tout ça s'était passé... Et Mariette m'a dit qu'évidemment tu n'étais pas brillante ! Ah ! d'Avignon ici j'ai cavalé ! A l'entrée du village ils étaient tout un tas qui m'attendaient... On m'a rapidement rendu compte de la fête... Et l'on m'a confirmé ce que Mariette m'avait dit au téléphone... que tu avais préféré rentrer... que tu avais refusé

assister à la réception qui a suivi, à la airie... Je n'ai pas été surpris ; car je me outais bien que les discours, forcément ogieux pour nous deux, avaient dû te mettre la torture. Et sur la porte, là, ils étaient en encore une vingtaine... J'ai peur de avoir pas été extrêmement démonstratif... ais j'avais une telle hâte de te retrouver !... puis enfin... savoir surtout si rien n'avait anspiré de notre... drame personnel...

MADELEINE, *la main sur le cœur.* — Sois anquille, Xavier ! Tout ça est là dedans ; en enfermé. Je l'y comprime de toutes mes rces depuis des heures ! Je n'en puis plus ! n'en puis plus ! *(Elle ne peut retenir ses rmes.)* Mais va, personne ne saura ce qui, ans la coulisse de la fête d'aujourd'hui, s'est assé en réalité. Je garde, Dieu merci, encore ssez d'esprit et de contrôle de moi-même our me rendre compte que nous n'avons toi moi qu'une ressource : le silence. *(En rescendo d'intensité :)* Le silence !... le lence ! *(Elle éclate en sanglots.)* Ah ! quelle hance elles ont, celles qui peuvent crier leur al, ou leur rancœur... ou leur haine, oui leur aine ! et se soulager en se vengeant même vec éclat ! *(Avec une espèce de dépit ngeur :)* Et moi je ne peux pas ! et ça me ent là ! *(Elle porte sa main à sa gorge.)* Ça e fait mal, ça me fait mal !... Je voudrais n'en aller en pleins champs, et gueuler que e souffre, que je souffre !

Xavier la prend contre lui, l'embrasse, lui caresse les cheveux, la tient blottie, aimante ; l'étreint. Et il y a dans ses yeux une sorte de joie et d'orgueil.

XAVIER. — Mon chéri, mon amour, mon eul amour... *(Avec opiniâtreté :)* Mon *seul*, non *seul* ! Il faut avoir fait ce que j'ai fait pour ien savoir où en est en définitive notre mour, notre unique amour, et *je le sais !* h ! je te jure, ma chérie, que rien ne pouvait ieux m'accrocher à toi que cette douleur ui te ravage à la pensée que j'aurais pu n'attacher ailleurs... Ah la la ! ton chagrin st bien la plus belle preuve d'amour que tu ouvais me donner et je n'ai plus qu'une ensée : le mériter. *(Il desserre son étreinte, ecale affectueusement Madeleine avec des oussins sur le divan, se lève.)* Si cette folle e Mathilde Sarradin, cette espèce de vierge ystérique et rancie, qui a pour toi une assion désordonnée, n'était venue hier soir apporter, comme une suprême offrande de n ferveur, le témoignage du secret qu'elle vait cru surprendre un jour en nous voyant, ar le plus imprévisible des hasards, sortir, élène Savignol et moi, de ce petit hôtel 'Avignon, jamais tu n'aurais relevé sur moi ucun indice de trouble de cette fugitive venture... à peine une tristesse passagère ngendrée par le seul profond regret de avoir été, pour la première, *unique et ernière fois*, infidèle !... Et lorsque, m'attaquant brusquement avec cette terrible accusation, tu as exigé que je fasse un serment pour en nier la vérité, je n'ai pas un instant essayé de protester ! Ne me fais pas me repentir de cette preuve d'immédiate loyauté, et que tu as le devoir de porter à mon crédit !... Car j'aurais pu — et tu le sais — comme tant d'hommes dans mon cas, trouver des mots, de ces intonations violentes, qui t'auraient fort probablement donné le change. Si je ne me suis pas une seconde dérobé à cet aveu, c'est que déjà en moi s'était installé le remords d'une faute exceptionnelle commise avec une pauvre créature qui avait déjà, de son côté, un remords tout pareil au mien... Ah cela oui alors je te le jure, et solennellement !... Et ce remords elle me l'avait tout aussitôt manifesté... *(Au cours de ces déclarations, il a saisi une chaise, est venu la planter en face de Madeleine et s'y est installé à califourchon, se servant du dossier comme de la barre de déposition au tribunal.)* Et voilà ! Maintenant, tu connais toute cette histoire, pour moi définitivement tombée dans le passé. Je te conjure, ma chérie, de ne pas la ressusciter... Et c'est un surcroît de malheur que ce drame — le seul, le seul, définitivement le seul de notre vie — ait éclaté juste le jour, le jour des jours par excellence, où il n'aurait pas fallu qu'il se produise !... *(Il désenfourche sa chaise, s'y assied normalement, les mains croisées avec force entre ses deux genoux serrés.)* ...le jour du couronnement de notre effort quotidien en commun, de notre collaboration constante, de notre *vie ensemble* !... tellement ensemble ! *(Il se dresse avec une sorte d'indignation, et debout :)* Ah ! non ! non ! non ! c'est trop injuste et c'est payer véritablement trop cher !... J'en suis absolument inconsolable, ma chérie.

MADELEINE. — Cette fête a été le pire supplice de ma vie ! Ah ! si l'on m'avait dit que dans le même instant où j'entendrais exalter notre union... lancée en exemple à mille ou douze cents personnes, j'apercevrais au tout premier rang dans la foule — face à moi — celle qui justement venait de la briser !... Je me faisais l'effet d'une lamentable héroïne de roman, se débattant dans un fatras de coïncidences à plaisir accumulées !...

Elle ricane pour se redonner de l'équilibre et secouer le pathétique de la situation qui la lasse.

SCENE VII

LES MÊMES, MARIETTE, PUIS LE MAIRE ET L'HOMME DE LA RADIODIFFUSION

On frappe. Entre Mariette.

MARIETTE. — Il ya là M. le Maire avec un Monsieur de la Radio. Ils voudraient beaucoup vous voir. J'ai dit que Madame était souf-

frante mais ils voudraient au moins bien voir Monsieur.

XAVIER, *à Madeleine.* — Nous ne pouvons pas faire autrement que de les recevoir... Tout le monde m'a dit combien Trézel avait été parfait... Si ça ne t'ennuyait pas trop, j'aimerais bien que tu sois là. Fais encore un effort, ma chérie ! fais un effort !

Entrent le Maire et un Monsieur muni d'une serviette dont il extraira bientôt un grand disque de phono. Le Maire est le type du cordial politicien méridional.

LE MAIRE. — Je suis navré, navré de venir vous déranger, mais je n'ai pas pu tenir ! *(Il présente :)* M. Saillard, le chef très distingué des reportages de la Radio au poste d'Avignon qui vient vous offrir, à titre de souvenir, l'enregistrement du passage de mon discours vous concernant...

XAVIER, *dans un grand effort d'amabilité.* — Mais c'est charmant, charmant... ça par exemple ! quelle bonne idée !

LE MAIRE, *phraseur.* — Vous nous avez manqué, mon cher docteur ! si malencontreusement ravi à nous par la tyrannie professionnelle ! Quel dommage ! quel dommage hein, Madame ? et quel contre-temps pour tout le monde !

XAVIER. — Oui, véritablement ! un accident est toujours un malheur, mais celui-ci pour moi, s'est avéré particulièrement intempestif.

LE MAIRE, *désignant l'Homme de la Radio.* — Et tout a fait « d'inactualité » si j'ose dire. *(Et il rit gras.)* Et l'on m'a dit aussi, chère madame, que vous ne vous étiez pas sentie très bien ! mais je vois tout de suite que vous allez mieux ! Parbleu ! vous en avez trop fait ! *(A l'Homme de la Radio :)* Ils se sont, l'un et l'autre, dépensés pour nous, si vous saviez, depuis quinze ans ! D'ailleurs, vous connaissez sur eux mon opinion.

Il désigne le disque que l'Homme de la Radio commence à dégager de sa serviette. Ce dernier a un geste d'enthousiaste politesse.

XAVIER. — Je suis rentré il n'y a pas un quart d'heure et j'ai déjà appris de tous côtés que vous nous aviez réellement comblés, mon cher ami...

LE MAIRE. — Ta... ta... ta... taisez-vous ; admettons ! En tous cas... oui, tant pis, je vais vous avouer la vérité sur les mobiles de notre visite. *(Il désigne de l'index le disque qu'a déjà dégagé de sa serviette l'Homme de la Radio.)* Oui ! Oui ! c'est moi qui suis l'auteur de cette petite mise en scène. *(Il a tout de suite avisé dans un coin de la pièce la radio avec pick-up, qu'il doit connaître.)* Je savais que vous possédiez un bon pick-up. Et alors j'ai voulu me donner le plaisir personnel, et peut-être aussi... hé, hé... la vanité... de vous regarder écouter le fragment, vous concernan spécialement, de mon discours, puisque hasard de ce malheureux accident a voulu q vous ne soyez pas présent sous mon regar pendant que je faisais votre panégéryque, a milieu d'une foule désolée de votre absenc Alors, j'ai voulu m'offrir la satisfaction vous dire par « la bouche » de cet instrume — si j'ose m'exprimer ainsi — ce que mo cœur et mon admiration pour vous deux m'on dicté !

L'Homme de la Radio, pendant ce temp a — en connaisseur — déjà disposé disque sur le pick-up qu'il a réglé, il attend.

XAVIER. — Mais c'est une très ingénieuse charmante idée !... Nous sommes tous le deux, ma femme et moi, confus...

MADELEINE, *dans un énorme effort ass réussi.* — C'est charmant, c'est charmant, tout à fait inattendu... et amusant...

LE MAIRE, *à l'Homme de la Radio.* — Allez- monsieur Saillard. D'ailleurs, le disque se intégralement reproduit dans le « Vaucluse de lundi.

L'Homme de la Radio déclanche le pic up. On entend d'abord les acclamatio d'une foule sur la fin d'une phrase. L Maire se rengorge.

VOIX DU MAIRE. — ...Car l'intérêt du trava et du travailleur ont été, vous le savez, préoccupation constante de la Municipalité Calzan que j'ai le grand honneur de préside *(Bravos frénétiques.)* Mais j'en arrive à partie, principale, de mon discours ; car sens que chacun de vous est impatient q soient magnifiés et publiquement célébrés l mérites de ceux qui sont les instigateurs les véritables créateurs de ce Dispensair unique dans le département : j'ai nommé docteur Xavier Montal et Madame Mont qu'il est impossible de dissocier dans n pensées et dans nos cœurs. *(Acclamations* Quelle joie est la mienne de rendre à not cher Docteur et à son incomparable épous l'hommage qu'avec moi leur rend toute population de ce coin de Provence, à di lieues à la ronde ! *(Acclamations.)* Je ne cro pas qu'il nous ait jamais été donné de re contrer un couple plus parfait ! Oui, oui, sais que je les fais rougir... ça m'est égal tant pis si je soumets leur légendaire modest à rude épreuve. J'ai la parole, je suis maire, et je la garde ! *(Rires et applaudi sements. Pendant que le micro reproduit discours du Maire, celui-ci par sa mimique joue avec complaisance.)* Je ne sais de qu nom il faut nommer le hasard qui les a fa un jour tomber chez nous et adopter Calzan C'est nous qui, dans leur cœur, avons rempor le premier prix parmi des centaines villages et de villes qu'ils auraient pu indi

mment choisir. Soyons-en fiers et... mon u — disons-le très orgueilleusement — cela nous étonne pas ! *(Rires et bravos.)* Car re cher Calzan et sa population sont, n'est-pas ? fort sympathiques. *(Rires et bravos.)* is dans le même effort, offrant à tous le ctacle le plus édifiant de cette efficience jugale que seul l'Amour peut engendrer, Docteur et Madame Montal ont déjà de ce t donné à tous un exemple bien rare ! par temps qui court ! *(Longs applaudissements.)* Joignant la compétence magistrale l'un à la charité radiante, et combien perte, de l'autre, ils ont apporté à nos gions une prospérité physique et morale à fois, qu'on peut véritablement nous envier !

Bravos. Là-dessus, Madeleine qui, depuis un moment, donnait des signes de gêne, s'étant mise à sangloter, Xavier s'avance vers l'opérateur et lui demande d'arrêter le disque. Celui-ci obéit.

LE MAIRE. — Excusez-nous, oui, je comends, avec la fatigue de Madame, l'émotion...

XAVIER, *allant serrer les mains du Maire nt il tapote l'épaule.* — Mais non, voyons, on cher ami, c'est tellement charmant de tre part... le malheur veut que ma femme soit un peu trop surmenée tous ces temps-... je suis navré.

LE MAIRE, *rompant.* — C'est tellement mpréhensible, mais voyons !... et d'ailleurs ut le monde a déjà remarqué son émotion cours de la cérémonie... mais personnelment moi j'avais eu l'idée que dans l'intiité, chez vous... Excusez-moi...

Le Maire progressivement gagne la porte.

XAVIER, *indevinable.* — Mais voyons, cher ni vous plaisantez ; c'est au contraire, je us dis, une attention charmante et tellement riginale ! et imprévue !

LE MAIRE. — D'ailleurs, ça va passer sur le oste d'Avignon ?

Il questionne du regard l'Homme de la Radio.

L'HOMME DE LA RADIO. — A vingt et une eures trente-cinq exactement demain soir.

XAVIER. — Parfait, parfait ! Vous pouvez re sûr que nous serons à l'écoute.

LE MAIRE. — C'est Bourillon qui fait le portage, il est très bien. On reproduit ailleurs tout le discours in-extenso. Madame, ce moment-là sera tout à fait rétablie certaiement. *(Serrements de mains.)* Et faites-moi entôt donner de ses nouvelles, je vous prie, on cher Docteur, j'y tiens beaucoup !

XAVIER. — Oui, ce ne sera rien, un peu de rmenage simplement. Je suis navré !... et ncore une fois, nous sommes, elle et moi, finiment touchés...

L'HOMME DE LA RADIO, *remettant le disque Xavier.* — Nous l'avons enregistré sur trois disques à la fois. Ce m'est personnellement un grand plaisir, pouvant disposer de celui-ci, de vous l'offrir, en témoignage de notre admiration.

Serrements de mains. Xavier les reconduit ; il est absent quelques secondes. Madeleine a le temps de se détendre et a repris déjà une partie de son équilibre lorsque Xavier revient.

SCENE VIII

MADELEINE, XAVIER

Dans le grand silence qui suit la sortie de ces Messieurs, Xavier va de temps en temps vers le divan, tapote la joue de sa femme, l'embrasse. Celle-ci revient à elle, finit d'essuyer ses yeux et a repris son calme. Elle allume une cigarette. Xavier va au phono, prend le disque comme pour le ranger, le regarde machinalement, longuement, puis le brandissant à bout de bras dressé :

XAVIER. — Il n'y a que ça qui est vrai !... il n'y a que ça que les gens ont besoin de savoir de nous !... qu'il faut absolument que nous soyons pour eux ! Il n'y a que ça surtout que nous-mêmes, toi et moi, nous devons retenir de nous ! Nous sommes, pour tous ces gens-là « statufiés »... mais oui ! Nous sommes liés à l'opinion qu'on a de nous et qu'il est nécessaire qu'on ait ! Tout le reste, tout ce qui n'est que personnel, n'existe pas ! *(Large geste de balayer, puis désignant à nouveau le disque :)* Et toute altération de ça serait un crime, aussi bien pour les autres, tous les autres, que pous nous ! Cela *(Il frappe le disque de l'index.)* me dicte, mieux que tout, ce qu'il faut désormais que l'un vis-à-vis de l'autre nous soyons. *(Il range le disque.)* Je ne pouvais pas recevoir de plus grave leçon en ce moment, en ce moment ! Il y a des compliments qui sont les pires réprimandes, pour un homme ! dans l'instant précis où il ne les mérite pas !... Je n'aurai pas besoin de me tourner souvent ce disque pour me rappeler ce que l'un vis-à-vis de l'autre nous restons. *(Résolument, il va étreindre sa femme.)* Et puisque je suis maintenant libéré, je peux parler. *(Un temps.)* Même au plus fort moment de mon égarement, je t'avais mise à part, très haut... inaccessible à toute salissure... Et je t'ai fait pourtant souffrir ! et je n'ai pas pu faire autrement que de te faire souffrir ! Lorsque tu me voyais nerveux, inquiet, coléreux même quelquefois, combien de motifs faux ai-je inventés à ces humeurs pour te donner le change... : préoccupation de l'état d'un malade... opération se présentant dans de mauvaises conditions... etc... alors que la seule cause de mon trouble c'était cette sorte d'idée fixe, ma lutte contre

l'obsession de ce qui a abouti à cette crise... aujourd'hui terminée ! Ah ! oui, oui ! terminée ! Et tu vas voir : tiens, rien qu'à la façon réaliste dont je vais t'en parler, tu vas voir, je te dis, la preuve de mon objectivité... de mon total détachement. J'ai voulu, absolument voulu, faire cesser cette obsédante curiosité que j'avais d'Hélène Savignol. Il m'a semblé que, loin de me lier à elle, ce fugitif... rapprochement, détruirait mon obsession, je répète le mot... car je n'en ai pas d'autre ! *(Il offre exactement l'attitude d'un psychiatre qui explique le mécanisme psychologique d'un malade.)* Une partie de moi a raisonné pour l'autre, en quelque sorte. Elle lui a dit : « Tu veux absolument connaître ça ? vas-y, mon vieux ! et peut-être qu'après tu nous ficheras la paix. » *(Il s'arrête.)* Dieu, quelle muflerie je viens de dire là ! Un homme dans mon cas est capable vraiment de tous les reniements ! L'homme, dans son désir, est écœurant, et plus encore dans les justifications qu'il essaie d'en donner !... oh j'en conviens ! *(Alors, exaspéré par l'impuissance de ses explications :)* Et pourtant, sapristi, il faut bien que je t'explique, avec le plus ardent de ma sincérité, ce que je sens, ce qui m'habite tout entier ! et milite en faveur de ma réhabilitation !... *(Il se met à marcher un moment dans le silence, et brusquement, il vient se planter tout près de Madeleine.)* Si un homme comme moi a pu tromper une femme comme toi, il faut vraiment qu'il y ait des lois... une espèce de force mystérieuse... enfin un caractère de *nécessité* venu du fond des âges !... des lois supérieures que nous ne connaissons pas et dont nous subissons l'envoûtement physiologique, nous les hommes !... Si tu pouvais te dire dans le fond secret de ton être : « Pour que Xavier, « Xavier » n'ait pas pu échapper à l'éternelle et banale loi, à la navrante loi de tous les hommes — depuis les plus vulgaires jusqu'aux plus grands et aux plus nobles quelquefois — il faut qu'il y ait une raison !... je ne sais pas... une formule de « l'individu-homme » qui remonte aux plus anciens fondements biologiques de l'humanité, et dont la Civilisation et la Religion ont peut-être déformé le sens à leur profit... Il faut... » *(C'est l'invétéré clinicien qui est en transes. Il s'arrête... confus soudain.)* C'est ridicule ! oh ! je m'en rends compte tout à coup ! c'est ridicule de conférencier, quand on est dans mon cas, sur des problèmes aussi brutaux devant une petite femme, une pauvre petite femme qu'on torture !...

Il est au comble de l'émotion.

MADELEINE, *avec une exquise douceur et une indulgence supérieure.* — Mais oui, tais-toi Xavier, tais-toi, ne parle plus... Je ne me sens plus capable d'écouter... *(Grand silence. Elle se courbe en avant, la tête enfouie dans ses mains, coudes aux genoux, et soudain elle se redresse, le regard très loin, comme dans l'introspection aiguë.)* Je me retrouve tout à coup par-dessus dix-sept ans de bourgeoisie que j'ai partagés avec toi... Je me revois petite fille d'ouvriers de Paris, infirmière à Cochin, et qui a un jour donné toute sa vie, en une seconde, à l'interne qui était toi !... qui lui en a fait le sacrifice ! *(Xavier, surpris, est venu s'asseoir tout près d'elle, ce qui lui permettra à deux ou trois reprises, de la toucher.)* Tu ne t'attendais pas à ce que je te dise ça un jour ! Ah moi non plus ! Eh bien, en te donnant ma vie, je t'ai fait un sacrifice : celui de ma tranquillité. Je t'ai sacrifié ma famille, mes habitudes, le calme train-train d'une existence qui me plaisait et en tout cas me suffisait... mes humbles et pauvres parents que je vais voir une semaine à peu près tous les dix mois, et que tu as consenti à rencontrer deux ou trois fois en dix-sept ans par égard pour ma sensibilité... et par condescendance aussi ! mais oui, mais oui ! *(Geste de protestation de Xavier.)* Mais c'est humain !... Alors, moi, moi, vois-tu, je ne connais pas ces lois, ces problèmes « philosophiques » ou « biologiques » dont tu parles. Je redeviens la fille simple qui aurait pu continuer pendant trente ans à se pencher sur de pauvres bougres à l'hôpital, et qui aurait pu peut-être aussi *(Elle réfléchit une seconde.)* oui, peut-être... bêtement se suicider si elle avait été abandonnée par un employé des postes, ou un vendeur aux Galeries, ou un infirmier de Cochin... un des mille garçons simples auxquels tout, au fond, me destinait... Et aujourd'hui j'ai fait comme tous les êtres simples... j'ai souffert désespérément ! Et celles qui savent se montrer « intelligentes » — qu'elles disent ! — « supérieures », ou simplement « modernes » !... eh bien Xavier, moi je prétends — et je me ferais tuer pour cette certitude — je prétends qu'en réalité elles n'aiment pas !...

A ce moment Xavier lui saisit les deux mains avec ferveur car elle dit cette dernière phrase avec une grande difficulté, étouffée déjà par les larmes. Xavier prend brusquement place près d'elle sur le divan, l'entoure de ses bras, et la garde contre lui. Un long silence.

XAVIER. — Je vais te demander de me permettre de faire savoir le plus vite possible à Hélène Savignol que nous devons désormais *nous ignorer !* Oui, je m'arrangerai pour que cela lui soit transmis discrètement. La seule communication de ta souffrance, dont je saurai lui faire comprendre le réel motif, la bouleversera suffisamment, car elle est honnête... laisse-lui cela !... Acceptes-tu ? ce sera ta première marque de confiance... je tiens absolument à agir en galant homme... et tu ne peux que m'approuver.

MADELEINE. — Inutile. Elle est déjà au courant.

XAVIER. — Mais ce n'est pas possible ! mment ça ?

MADELEINE, *après hésitation.* — Elle sort ici. Et si tu ne l'as pas croisée, c'est que l'avais fait passer par le petit salon. Oui, ayant vue souffrante au cours de la cérémonie, elle avait cru devoir venir me visiter. le y a été poussé par un obscur remords... le me l'a avoué. Tout entre nous a été dit ; comme il fallait bien que ce fut dit *humainement*, j'ai conscience de m'être conduite mme très peu de femmes auraient été pables de le faire... Ah oui ! je crois !...

Elle dit cela avec une pointe de fierté.

XAVIER. — J'en suis sûr, ma chérie, j'en is bien sûr !

Il lui prend les mains.

MADELEINE. — Elle quitte le pays. La chose fera tout naturellement. Oui, je t'expliquerai. Nous demeurons seuls, toi, elle et oi, à savoir ce qui s'est passé. On n'en parlera jamais.

XAVIER. — Le silence, c'est déjà la moitié e l'oubli. De l'autre moitié, moi je me harge ! Je resterai toujours ton débiteur... h ! tu peux dire que tu l'as gagnée, toi, la artie ! Et tu ne l'avais pourtant pas jouée !

MADELEINE. — Entre nous il n'y aura jamais i créancier ni débiteur ! On continue la oute *ensemble*... parce que séparément je rois qu'aucun de nous ne pourrait plus faire n pas.

XAVIER. — Pour cette phrase ,ma chérie, rien que pour cette phrase, je resterai toujours ton insolvable débiteur.

Il l'étreint.

MADELEINE. — Tu as déjà payé une grosse part de ta dette, je te jure.

Dans le silence, Xavier, tenant simplement sa femme par la main, immobile, au comble de la gêne et de l'émotion, dit tout ce qui va suivre avec une grande simplicité et, par petits paquets, en faisant visiblement un réel effort.

XAVIER. — Je crois que les trois quarts des hommes dans mon cas ne sont en réalité... empoisonnés que... *(Il cherche les mots difficilement pour rendre la réalité de l'impression.)* ...que physiquement ! par les récriminations, les injures, les cris... le bruit... et les scènes sordides de leur femme ! C'est classique et si tristement normal !... Mais lorsqu'exceptionnellement ils trouvent, devant eux, une peine de la qualité, de la race, de la noblesse de la tienne ! alors leur émotion... leur... punition est la plus terrible que je sache !

Sa voix s'étrangle.

MADELEINE, *adorable.* — Xavier chéri ! tais-toi... n'en parlons plus... Tu viens de dire exactement ce qu'il fallait !... D'ailleurs depuis que tu es entré tu n'as dit que ce qu'il fallait.

XAVIER. — Et toi, alors ! Qu'est-ce que je dirai de toi !

MADELEINE. — Je t'aime, moi, Xavier !... qu'est-ce que tu veux !...

RIDEAU

mité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Printed in France — Dépôt légal 4me trimestre 1964

HÉLÈNE PERDRIÈRE, interprète du rôle de HÉLÈNE SAVIGNOL

JACQUES DUMESNIL, interprète du rôle de XAVIER MONTAL